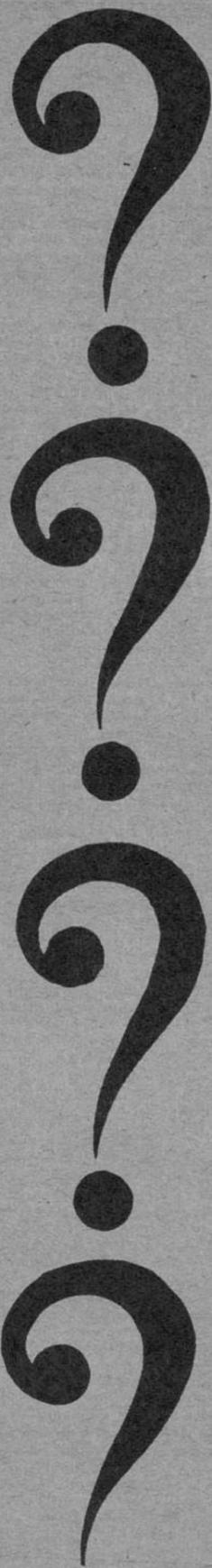


# POLICE MAGAZINE



**LA VÉRITÉ SUR LE MYSTÈRE JEANETTE MAC DONALD**

*Lire, pages 8 et 9, le récit sensationnel de notre envoyé spécial Armand Villette à Turin.*

DIRECTION  
ADMINISTRATION  
RÉDACTION  
30, Rue Saint-Lazare, 30  
PARIS - IX<sup>e</sup>  
Téléphone : TRINITÉ 72-96  
Compte chèques postaux : 1475-65

# POLICE MAGAZINE

TOUS LES DIMANCHES

**ABONNEMENTS**  
Remboursés, en grande partie, par de superbes primes.

FRANCE...	Un an (avec primes)...	50 fr.
	Un an (sans primes)...	37 fr.
	Six mois...	26 fr.
ÉTRANGER...	Un an...	65 fr.
	Six mois...	33 fr.

Se renseigner à la poste pour les pays étrangers n'acceptant pas le tarif réduit pour les journaux.  
Dans ce cas, le prix de l'abonnement subit une majoration de 15 fr. pour un an et 7 fr. 50 pour 6 mois, en raison des frais d'affranchissement supplémentaires.

## La chauffeuse débutante

Timide, craintive, elle est venue s'installer à gauche de la barre.  
De l'autre côté, son adversaire attend, robuste, décidé, plein de force et de vie.  
Le président rappelle les faits : la dame conduisait une voiturette. Elle prit un tournant trop court et renversa l'homme solide qui eut la jambe égratignée. La légère blessure se compliqua d'une entorse, d'où chômage et procès.

— Vous avez été imprudente, madame, reproche doucement le président.

— J'avais corné, répond la dame.

— Peut-être, mais vous ne ralentissiez pas.

— J'avais peur de caler.

— Sans doute, mais ce n'était pas une raison pour caler tout de même et avec la jambe de ce monsieur.

Le « monsieur » a un bon sourire.

— Je n'en veux pas à c'te dame, fait-il avec un bel accent du faubourg. Elle a fait ce qu'elle a pu.

— Heureusement qu'elle n'a pas « pu » davantage, riposte le président, sans quoi vous ne seriez pas ici. En somme, vous demandez dix mille francs d'indemnité? Combien de jours avez-vous été sans travailler?

— Une semaine de sept jours.

— Il y en a donc de plus longues?

— Quand on ne travaille pas.

— Ah! sourit le président, vous êtes un humoriste.

Le monsieur solide n'a pas compris. Il a rougi, vexé, et riposté :

— Mon président, je n'ai jamais été condamné!

Deux mille francs d'indemnité et aux dépens.

## Histoire de chien enragé

Oh! c'est une histoire très compliquée qui amène ce petit vieux et cette grosse dame en correctionnelle.

Le président tente vainement de mettre les choses au point.

— Voyons, voyons, n'embrouillez rien, c'est déjà assez compliqué comme ça. Le chien de ce monsieur a mordu votre enfant, madame?

— L'enfant de ma sœur que j'ai en tutelle, vu que ma sœur qui n'était ma sœur que du premier lit, mais pas du deuxième (!), est partie avec ses patrons, dont qu'elle est gouvernante, dans le Midi.

— Et c'est monsieur qui a déposé une plainte contre vous pour avoir été mordu? Par qui a-t-il été mordu, lui?

— Par ma nièce, parce qu'il m'avait pris les mains pour me donner une gifle.

— Donc c'est l'enfant mordu par un chien qui a mordu ce monsieur?

— Non, c'est mon autre nièce qui a quinze ans.

— Ah! bon, une autre enfant de votre sœur la gouvernante?

— Non, une enfant de mon frère qui est, lui, du deuxième lit et pas du premier.

— Je commence à comprendre. Et pourquoi ce monsieur vous menaçait-il d'une gifle?

— C'est moi qui l'ai menacé; lui il a menacé de me la rendre. Parce que faut vous dire que cet individu qui avait mordu ma nièce par son chien... la celle du premier lit... il ne voulait pas aller chez le vétérinaire pour faire examiner son chien qui avait mordu...

— Votre nièce du premier lit, oui, oui... J'y suis. Et pourquoi ne vouliez-vous pas aller chez le vétérinaire, monsieur?

Le petit monsieur qui n'a pas encore ouvert la bouche d'expliquer :

— Parce que c'était inutile, mon président.

— Inutile, inutile... On ne sait jamais si un chien est enragé ou bien portant... Souvent les apparences sont trompeuses à ce sujet.

— Je sais bien, monsieur le président. Je suis très au courant de la chose, mais c'était pourtant tout de même inutile que j'aillie chez le vétérinaire.

— Et pourquoi donc? Je ne vois pas en quoi c'était inutile.

— Si, monsieur le président. Le vétérinaire, c'est moi.

Le président lève les bras au ciel et soupire :

— A huitaine!

## Faute de s'entendre

L'étonnement du président de la chambre correctionnelle est grand.

Dame, quand à l'instruction un témoin fait des déclarations qu'il rétracte à l'audience, il y a de quoi se montrer stupéfait.

# TRIBUNAUX



# COMIQUES

Et pourtant le président insiste tandis que le témoin, un petit homme à moitié sourd, fait de vains efforts pour saisir les questions qui lui sont posées :

— Voyons, rappelez-vous. Vous avez dit à l'instruction qu'étant monté porter le courrier à M. de V., vous avez aperçu son domestique dissimulant une gouache sous son tablier.

Le concierge — car le témoin est concierge chez le plaignant — riposte :

— Je ne lui ai jamais vu emporter de gouache. Je n'ai pas dit ça à l'instruction vu que je ne dis jamais les choses quand elles ne sont pas vraies.

— Vous avez dit à l'instruction que vous aviez vu le valet de chambre cacher une gouache.

— Non, monsieur.

— Enfin, je sais encore lire tout de même.

— Ce serait malheureux.

— Je vous dispense de ces réflexions-là.

Le président a bousculé un dossier pour en tirer une feuille qu'il lit.

— Tenez, voici... « Question : Dites ce que vous avez vu... Réponse : J'ai vu Joseph, le valet de chambre de M. de V., emporter une gravure sous son tablier. » Vous voyez bien.

Le témoin se réveille alors :

— Ah, oui, une gravure... mais pas une outache, comme vous avez dit.

— Mais c'est la même chose, puisqu'il s'agit d'une gravure gouachée.

— Si j'étais aussi savant que vous, monsieur le président je ne serais pas concierge.

— Et vous auriez peut-être tort! riposte finement le président.

L'incident est clos.

## Volour de collections

Le prévenu, ancien clerc d'avoué, discute pied à pied avec le président. Il tient surtout à ce que les choses soient appelées par leur nom.

Cet homme est inculpé de vol de collections de timbres-poste rares.

— J'avais pris la collection à condition, déclare le prévenu.

Mais le plaignant de remettre les choses au point :

— Il l'avait achetée ferme. D'ailleurs, pourquoi a-t-il dit, quand je suis venu lui réclamer l'argent dû depuis plus d'un an, qu'il ne savait pas de quoi je voulais parler et que jamais je ne lui avais remis de collection? Aujourd'hui que des témoins sont là pour dire qu'il a emporté un album sous son bras, il dit que cet album je le lui avais donné à condition et qu'il me l'a rendu. C'est faux, archifaux. Cet homme est un voleur.

— Non, je ne suis pas un voleur, se défend accusé.

— Alors, fait paternellement le président, pour qui le vol ne fait pas de doute, alors

si vous n'êtes pas un voleur qu'êtes-vous?

L'accusé se redresse et répond :

— Je suis un collectionneur.

— Ah! je ne savais pas qu'en philatélie ça s'appelait comme ça!

Et naturellement le président s'attire un joli succès qu'il calme d'un mouvement des mains :

— Je vous en prie, nous ne sommes pas ici, moi pour faire des mots, vous pour en rire. Et l'on discute de nouveau sérieusement.

L'accusé, qui prétend toujours avoir rendu la collection, tente de compromettre le plaignant :

— Dans cette collection que je lui ai rendue, il y avait des timbres faux. C'est pour ça que je la lui ai rendue. J'aurais dû déposer une plainte. Cet homme voulait me rouler.

— Et vous avez pris les devants.

— Parfaitement!

L'éclat de rire qui part du fond de la salle fait comprendre à l'accusé qu'il vient d'avoir un mot malheureux.

Dans le bruit, il tente de réparer son erreur. Il fait de grands gestes.

Alors le président qui rit de bon cœur supplie le public :

— Un peu de silence, que j'entende le timbre de la voix de monsieur.

Cette fois, l'hilarité est à son comble et le président est obligé de faire évacuer la salle.

## Mauvaise plaisanterie

De jeunes vauriens sont dans le box infamant.

Ils ont chapardé quelques objets chez la concierge de l'immeuble qu'ils habitent avec leurs parents, rue de la Villette.

Comme ils ont dépassé l'âge des tribunaux d'enfants, c'est à la correctionnelle qu'on les juge.

Le président conte leurs méfaits inoubliables.

Pour chacun d'eux, ce sont des rires étouffés dans le box.

Le président se fâche et annonce que les jeunes vauriens, s'ils continuent, ne devront pas compter sur son indulgence habituelle.

Et voici le magistrat signalant un fait plus comique que dramatique.

Cette racaille enduisit un jour le cordon de sonnette avec...

Le président cherche une formule qui ne choque point les oreilles chastes. Il croit l'avoir trouvée :

— ...Avec de la matière excrémentielle. Les vauriens se regardent ahuris et protestent d'une seule voix.

— C'est pas vrai, c'est des mensonges... C'est pas avec de ça qu'on a arrangé le cordon de la pipelette.

Un avocat se lève et leur donne des explications.

Alors le plus grand des vauriens, un

grand rouquin qui a trop de cheveux, de rire à gorge déployée en murmurant :  
— Ils en ont de drôles de mots ici!

## Trafic d'influence

C'est une curieuse affaire qui montre jusqu'où peut aller la naïveté des gens.

Un fonctionnaire d'une grande administration d'État est inculpé de trafic d'influence. On comprendra que nous ne précisons pas davantage, l'homme ayant remboursé ses pots de vin et obtenu de ce fait l'indulgence du tribunal.

Ce fonctionnaire, qui comme simple huissier introduisait des parlementaires, voire des ministres, se vantait auprès de ses amis et connaissances de l'influence qu'il avait auprès de toutes ces personnalités politiques.

— Vous pensez, expliqua-t-il, la plupart d'entre eux me disent « tu ». Ai-je besoin d'une, de deux, de dix cartes pour la revue du quatorze juillet, il me suffit d'ouvrir la bouche.

Un jour, à l'heure de l'apéritif dans un bar en coin de rue, certain crémier de la rue habitée par notre huissier écouta bouche bée les vantardises de l'homme important.

Quand ce dernier eut fini de pérorer, il s'avança timidement et lança :

— Vous ne pourriez tout de même pas faire avoir les palmes à un ami?

— Pas les palmes? La Légion d'honneur si vous voulez.

— La Légion d'honneur non... Ce serait trop. Mais, vraiment, les palmes... Si vous pouviez, je ne cracherais pas dessus.

— C'est entendu, vous serez de la prochaine promotion.

Du coup, le crémier paya une tournée, une retournée et une reretournée.

En rentrant chez lui, l'huissier conta l'affaire à son épouse qui, fort gourmande, déclara :

— Si tu lui fais avoir les palmes, il pourrait tout de même nous inviter à dîner.

Le propos fut répété au crémier qui invita l'huissier et sa femme à faire un « royal gueleuton ».

Mais alors la femme de l'huissier devint exigeante. Elle voulut de l'argent pour s'acheter un faux renard argenté.

Le crémier pouvait-il refuser ce cadeau à la femme de celui qui lui ferait avoir les palmes?

Quant à l'huissier, il eut aussi ses exigences. Il jouait aux courses et, ayant pris une forte culotte, ce fut le crémier qui répara le dommage.

Mais, hélas! quand la nouvelle promotion parut, le nom du crémier n'y figura pas. On attendit le repêchage. Le crémier n'était pas repêché. On patienta jusqu'à la promotion suivante, et ce fut la même chose.

Alors le créancier cria au voleur et déposa une plainte contre l'huissier.

L'affaire amena un assez vif débat à la correctionnelle, où le côté vaudevillesque de cette histoire fut surtout exploité par un président malicieux qui aimait à plaisanter.

— En somme, aviez-vous cru vous-même à votre influence? demanda ce président à l'huissier.

— Oui, mon président. Ces messieurs les députés vous disent tant de choses. Ils étaient cinq qui devaient s'occuper des palmes de monsieur. Seulement, voilà, tous les cinq sont sûrs de leur réélection, alors il font des promesses qu'ils ne tiennent pas. En tout cas, monsieur B... (le crémier) méritait les palmes.

— Ah! il avait inventé une nouvelle façon de présenter ses cœurs à la crème?

— Le colleur d'a côté les a bien (sic).

— Qu'il les ait méritées ou non, vous ne deviez pas vous occuper de le faire décorer, et surtout accepter de l'argent pour cela.

— Pardon, monsieur le président, moi je me suis occupé de ses palmes, mais c'est ma femme qui lui a demandé de l'argent.

— Ne me croyez pas aussi naïf que le plaignant. Qui sait si c'est la première fois que vous trafiquez d'une influence illusoire.

— Pour ça oui, monsieur le président, je jure que c'était la première fois.

— Je le crois au fond, car les naïfs du calibre de M. B... sont rares. Vous prétendiez parfois, quand vous aviez abusé des apéritifs, qu'il vous suffirait de dire un mot pour renverser le ministère. Vous ne parliez pas sérieusement?

— On ne sait jamais.

— Non, sincèrement, vous pensiez avoir assez d'influence pour provoquer une crise? Non, vous ne le pensiez pas sérieusement? Répondez!

— Comment voulez-vous que je vous réponde, monsieur le président, je n'ai jamais essayé (!).

LE TYPE DU FOND DE LA SALLE.

# RASPOUTINE

CHAPITRE PREMIER  
SURVEILLANCE SPÉCIALE.

Lorsqu'au début de 1905, il me fut remis, un pli cacheté m'ordonnant de me rendre sans délai au bureau de l'un des chefs les plus en vue de l'Okhrana (1), je ne pus me défendre d'une sensation irréfléchie d'inquiétude, dont je n'ai jamais pu me défaire au cours d'une carrière pourtant longue et mouvementée, chaque fois qu'il m'arrivait de recevoir une communication de ce genre.

Braver à tout moment le poignard, le revolver ou la bombe d'un nihiliste, cela faisait partie des risques inhérents à notre métier ; mais franchir une porte sans savoir si on la repassera libre ou candidat à l'un des cachots de l'horrible forteresse de Schlüsselburg, sur le lac Ladoga, on conviendra qu'une telle perspective était de nature à causer quelque impression, même sur un caractère fortement trempé.

Telle était pourtant l'éventualité qu'il fallait envisager, car ma fonction m'exposait à connaître de ces secrets lourds à celui qui les porte, si lourds même qu'ils le tuent quelquefois.

Le service auquel j'étais attaché assurait la surveillance de la résidence impériale de Tsarskoïé Selo, et répondait de la vie de l'empereur et de sa famille.

C'était le seul endroit où, sous la protection de la police du palais, de ses officiers du Convoi, sa garde particulière, et de la police combinée, le tsar Nicolas II sentait vraiment sa vie propre et celle des siens en sûreté.

Les barrières dressées entre lui et le monde extérieur multipliées comme à plaisir empêchaient d'une manière absolue qu'il fût possible de l'approcher. Seuls des familiers du palais auraient pu attenter à la vie des souverains à Tsarskoïé.

Lorsque j'entraï dans le bureau du haut fonctionnaire qui m'avait convoqué, je le trouvai en conversation avec un homme jeune encore, élégamment vêtu, sur les fonctions duquel il ne me fut pas permis d'avoir des doutes, étant donné sa présence en un tel lieu d'abord, et surtout l'entretien auquel il assista sans mot dire et fort indifférent d'apparence.

C'était à coup sûr un de ces agents que l'on chargeait de missions de confiance, comme l'Empire en entretenait jusque dans la capitale de l'Europe, et qui fort souvent accompagnaient les souverains ou les membres de la famille impériale dans leurs déplacements. Au premier regard, on devinait en lui l'homme doué de la maîtrise de soi-même, ainsi que d'une observation pénétrante, déductive.

Au physique, un athlète admirable, possédant une santé robuste et un équilibre nerveux, capable de résister à toutes les réactions.

Un fait me confirma dans cette opinion : mon chef ne fit aucune présentation, et après avoir autorisé à m'asseoir, prit immédiatement la parole.

— Bariloff, me dit-il, sans plus de préambule, j'ai décidé de vous accorder une gratification exceptionnelle de cinq cents roubles, et de porter vos appointements au double de leur chiffre actuel. Je m'inclinai sans répondre et pris le bon de caisse que l'on me tendait. J'étais fixé. C'était un marché que l'on m'imposait et duquel il m'était impossible de me dérober. Refuser, c'était à coup sûr le bagne glacé de Sibérie ou les cachots de Schlüsselburg.

— Vous connaissez les entrées secrètes du palais qui mènent jusqu'aux appartements impériaux ? me demanda-t-il, sans paraître attacher d'importance à une pareille question, mais sans détacher de moi ses regards.

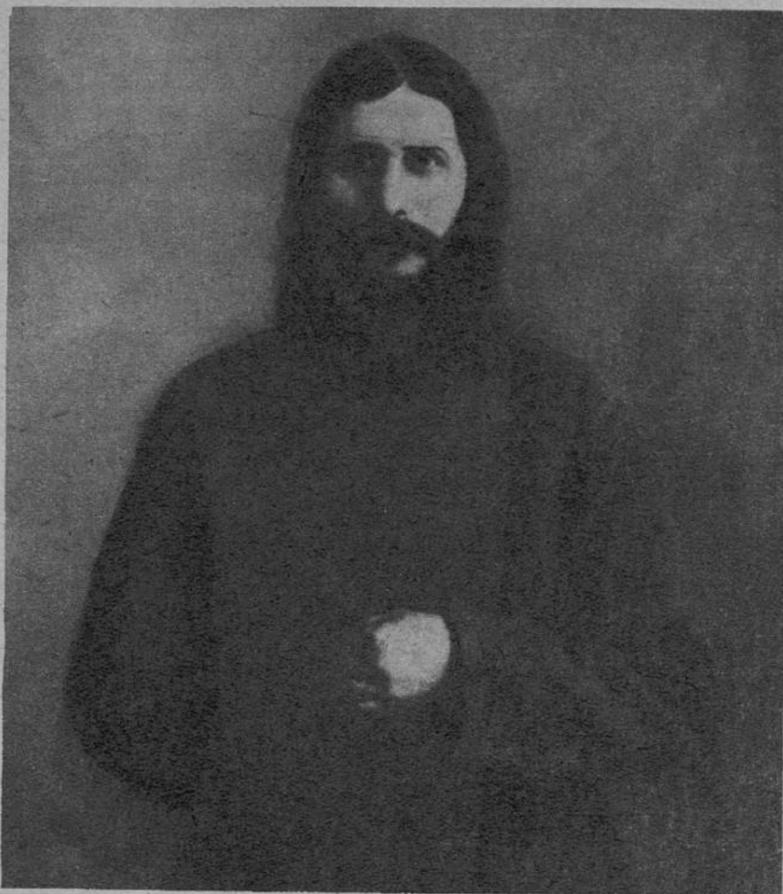
Peu d'entre nous étaient au courant d'un tel secret, mais j'étais de ceux-là. Sans hésiter, je répondis par l'affirmative, avec l'intuition que je venais de décider de mon sort. Je savais trop bien, par expérience, que l'on ne pouvait rien cacher aux maîtres de l'Okhrana.

Sur ma réponse, il y eut un silence de quelques secondes, puis de sa voix monocorde, administrative, si je puis dire, mon chef m'exposa, en quelques phrases brèves, de quel genre allait être la mission qu'il m'avait choisie pour l'exécuter.

Ce soir, me dit-il, une télégramme (2) s'arrêtera devant la maison d'Anna Wyroubova, deux dames en descendront, accompagnées d'un paysan nommé Grégory Effimovitch Raspoutine. A partir de ce moment, c'est vous, Bariloff, que j'ai choisi pour me tenir au courant, jour par jour, des faits et gestes de cet homme, tant qu'il se trouvera soit à Saint-Petersbourg, soit à Tsarskoïé Selo. Faites l'impossible pour ne pas le perdre de vue cette nuit.

Sur ces mots, je fus congédié, non sans que l'impérieuse consigne du silence le plus absolu m'eût été rappelée une dernière fois avant mon départ.

Une fois dehors, je remis un peu d'ordre dans mes idées quelque peu brouillées par la soudaineté des événements. Ma première impression fut une impression de satisfac-



Une des dernières photographies de Grégory Raspoutine prise à Tobolsk en 1916. (Rap.)

## Révélation d'un ancien policier de l'OKHRANA



Nicolas II et le prince héritier Alexis. (Rap.)

tion. Outre que la mission que je venais de recevoir était loin de me déplaire, ma situation se trouvait changée du tout au tout. Désormais, j'allais agir seul, indépendant, libre de guider mon action comme je l'entendrais, sous réserve de l'approbation d'un seul homme, mon chef, à qui je devais rendre compte chaque jour de la surveillance dont j'étais chargé. En somme, c'était bien pour son compte que j'opérais.

Malgré moi, ma pensée se reportait sur cet homme silencieux, qui était resté témoin de mon entretien avec l'un des maîtres de l'Okhrana. J'en arrivais à penser que je ne faisais que continuer une mission que lui avait commencée, et que sa présence n'avait d'autre motif que de lui présenter tacitement ce continuateur, afin de savoir s'il approuvait le choix qui avait été fait de ma personne. Je ne me trompais pas, car les événements confirmèrent, peu de temps après, la justesse de cette manière de voir.

A la tombée de la nuit, je me trouvais à l'angle de la Sredinaïa et de la Tserkovnaïa, où se dressait la petite maison d'Anna Wyroubova, confidente de l'impératrice, bien décidé à attendre jusqu'au jour s'il le fallait l'arrivée de la télégramme amenant deux dames et un moujik répondant au nom de Grégory Effimovitch Raspoutine.

Cette désagréable faction me fut heureusement épargnée, car au moment où huit heures allaient sonner, l'attelage qui m'avait été signalé arriva.

Un homme barbu, vêtu d'une touloupe sale, coiffé d'un bonnet d'astrakan râpé, qui laissait échapper de dessous ses bords usés de longues mèches de cheveux, chaussé de lourdes et hautes bottes de paysan, descendit de la télégramme et sans hésiter se dirigea vers la maison d'Anna Wyroubova.

Le cocher de l'attelage devait avoir reçu une consigne spéciale, car immédiatement il fouetta ses chevaux, qui partirent au galop, sans qu'il m'ait été possible d'apercevoir le visage des deux dames.

Le moujik qui venait de descendre devait à coup sûr être attendu chez Anna Wyroubova, car avant même qu'il eût frappé à la porte de la maison, celle-ci s'ouvrait et se refermait sur lui.

L'habitation de la confidente de la tsarine, était à peine éloignée de deux cents mètres du palais impérial, mais elle seule y avait accès aussi bien de jour que de nuit. Toute personne l'accompagnant aurait dû subir le contrôle des trois polices : police du palais, convois et police combinée. Il lui aurait fallu inscrire son nom dans vingt postes différents et subir nombre de questions dans les bureaux de l'Okhrana du château. Après quoi, le gouverneur du palais aurait donné son avis, toujours défavorable, pour ne point se compromettre. Aussi ne fus-je point surpris lorsque je vis Anna Wyroubova sortir de chez elle accompagnée de ce singulier moujik, et prendre la direction de l'entrée secrète aux appartements impériaux, qui n'était pas du tout, autant que l'on pourrait croire, un secret de Polichinelle.

Bien que faisant partie de la police du palais, il n'eut pas fait bon de m'aventurer à passer par cette porte-là, par où Anna Wyroubova et son étrange compagnon venaient de disparaître, mais rien ne s'opposait à ce que je fis les cent pas devant.

J'usais largement de cette liberté tout en réfléchissant à la manière dont je m'y prendrais pour savoir ce qui se serait passé dans les appartements impériaux, tandis que je ne cessais d'aller et venir à cause du froid qui commençait à être vif.

Les morsures de la bise me semblèrent moins cruelles, à l'idée que le lendemain, soit le valet de chambre de l'empereur, soit Maria Wichniakova, la nourrice du tsarévitch, ne me refuseraient pas, au cours d'une conversation intéressée, de me donner les renseignements qui me seraient nécessaires pour établir un rapport complet.

Je restai là deux heures environ à me morfondre, lorsque je vis la porte s'ouvrir et Anna Wyroubova reparaitre en compagnie du moujik.

Il faisait un clair de lune magnifique, et de l'endroit où j'étais dissimulé, je pus voir au moment où tous deux passèrent devant moi, que la confidente de l'impératrice regardait le paysan crasseux qui l'accompagnait avec des yeux d'extase, marchait près de lui comme une somnambule.

J'avoue qu'alors il se présenta à mon esprit une supposition que l'aspect sordide du personnage me fit regretter presque aussitôt. Et pourtant !

Anna Wyroubova rentra chez elle en compagnie de Raspoutine, et lorsque les lumières s'éteignirent peu de temps après leur arrivée, je ne jugeai pas utile de prolonger plus longtemps une faction inutile et rentraï chez moi.

Je savais que la confidente de la tsarine avait donné asile à l'homme que j'étais chargé de surveiller, il me serait donc difficile de le retrouver le lendemain.

A mon arrivée au château (1), une des premières personnes que je rencontrai fut Maria Wichniakova, la niania (2) du tsarévitch.

(1) La police secrète de la Russie tsariste.  
(2) Nourrice.

(1) Le Palais impérial.  
(2) Nourrice.

— Oh, monsieur Barloff, me dit-elle après un rapide bonjour, tellement elle avait hâte de m'apprendre l'étonnante nouvelle, la bénédiction du Christ est sur nous ! Il est venu hier soir un homme de Dieu, qui a guéri l'enfant !

Rien que ces mots furent pour moi une révélation, et je n'eus qu'à laisser parler la brave femme qui avait été témoin de toute la scène qui s'était passée dans les appartements impériaux, pour apprendre tout ce que je désirais savoir.

Ce qu'elle me conta ne saurait s'expliquer sans donner quelques précisions sur la famille impériale et son état d'esprit.

Le grand duc Alexis, l'héritier du trône de Russie, était hémophile.

En venant au monde, il portait en lui l'hérédité funeste de la famille de sa mère, princesse allemande de Hesse-Darmstadt, la tare congénitale qui, dans cette lignée, emportait presque tous les mâles au tombeau avant qu'ils eussent atteint l'âge d'homme.

L'hémophilie, mal incurable, rongait la frêle santé de l'héritier du trône par la production soudaine d'hémorragies terribles. La moindre blessure risquait de causer la mort ; un choc, si léger fût-il, une chute, déterminaient aussitôt un épanchement sanguin sous-cutané, accompagné d'une tumeur douloureuse.

Les plus savants médecins, et aussi les charlatans les plus divers, s'étaient assis auprès du berceau de l'enfant impérial. Savants et thaumaturges n'avaient pu conjurer l'implacable fatalité.

Malgré tout, envers et contre tout, Nicolas II et sa femme espéraient toujours, voulaient espérer qu'un jour viendrait où arriverait l'homme prédestiné qui, forçant le miracle, permettrait à leur malheureux rejeton de vivre et de ceindre plus tard la couronne des tsars.

Aussi les illuminés, les faiseurs de miracles, les messagers de l'au-delà, enfants chéris du mysticisme russe, étaient-ils accueillis à la cour comme des « envoyés de Dieu ».

C'était pour tenter la guérison du petit tsarévitch que Grégory Effimovitch Raspoutine avait été conduit dans les appartements impériaux par Anna Wyrubova. Les deux dames qui l'avaient amené dans leur tèleue, cela je ne l'apprends que plus tard, n'étaient autres que les grandes-duchesses Militta et Anastasie, femmes des grands-ducs Pierre et Nicolas Nikolavitch. Elles étaient filles du roi de Monténégro, raison pour laquelle on les avait surnommées « Monténégrines ». Au cours d'un pèlerinage à Kiew, elles avaient découvert Raspoutine, dont la réputation de guérisseur était arrivée à leurs oreilles, et lui avaient fait faire le voyage jusqu'à Saint-Petersbourg, sans plus attendre.

L'Okhrana s'intéressait, à sa manière, à la personne de ces guérisseurs, en raison de l'ascendant que l'un d'eux pouvait arriver à prendre sur le couple impérial, et c'est pourquoi on me délégua à la surveillance des faits et gestes de Grégory Effimovitch Raspoutine.

Par une bizarre coïncidence, l'homme inconnu qui avait assisté à l'entretien que j'eus alors avec mon chef n'était autre que l'agent secret préposé à la sûreté des grandes-duchesses. Sitôt revenu à son poste, il s'était empressé de signaler l'arrivée du moujik guérisseur, afin que l'on pût prendre à son égard et sans tarder les mesures d'usage.

Jusqu'à là, la surveillance classique ne s'était guère exercée que sur des fous, des idiots, des épileptiques, du genre « innocents sacrés ».

Introduit par Anna Wyrubova dans les appartements impériaux et mis en présence du tsar et de l'impératrice, le moujik ne s'était pas troublé le moins du monde devant cet homme et cette femme qui étaient toute puissance. De sa main droite, dont seuls l'index et le médium dépassaient les autres doigts repliés, il les bénit en prononçant une incompréhensible formule, puis il alla s'agenouiller devant les icônes et fit une longue prière.

Après quoi, il alla s'asseoir près du lit dans lequel reposait le tsarévitch. Le moujik dessina au-dessus de sa tête un signe de croix, et avec une grande douceur prit dans la sienne la main du petit malade.

Celui-ci s'éveilla et, en apercevant cet homme à la barbe sombre, eut un mouvement instinctif de recul, d'effarement, qui se calma instantanément lorsque ses yeux eurent rencontré ceux de Raspoutine. La magie des prunelles fascinatrices avait opéré et rassuré l'enfant, qui eut confiance, s'abandonna, oublia sa souffrance.

Tranquille, le moujik, aussi à l'aise que dans l'Isba de son village sibérien, se mit à conter à l'enfant des légendes de son pays.

Sous l'influence du charme mystérieux, l'enfant ne ressentait plus aucune fatigue, semblait ne plus souffrir. Son attention était même tellement en éveil, qu'il fallut lui promettre que le petit père Grégory reviendrait le lendemain pour qu'il s'endormît.

Raspoutine avait en lui l'étoffe d'un comédien de grande classe, car sa sortie ne le céda en rien à son entrée, ce qui était peut-être plus difficile.

Encadré dans la porte, majestueux, dominateur, il se redressa à nouveau dans ses hardes sordides, fixant sur le tsar et sa femme médusée la flamme de son étrange regard.



L'ex-impératrice Marie de Russie. (Rap.)

Sa main droite se leva pour une ultime bénédiction, tandis que, d'une voix grave, profonde, il ordonnait aux maîtres de la Russie :

— Croyez en moi, en mes prières, pour la vie de votre enfant !

Maria Wichniakova me quitta radieuse, en ajoutant :

— Papa et maman lui ont dit de revenir ce soir !

Lorsque, le matin même, je fis mon rapport circonstancié et sur les choses que j'avais constatées par moi-même et sur celles que j'avais apprises, mon chef m'écouta sans mot dire, mais à mesure que je parlais, je voyais son visage s'assombrir davantage.

Point n'était besoin de voir que la tournure rapide que prenaient les événements paraissait l'inquiéter ; mieux que quiconque, il savait qu'un homme, quel qu'il pût être, pourrait tout se permettre s'il possédait la faveur impériale.

Mais que faire contre la faveur impériale, sinon se borner à la constater.

C'est ce que fit mon chef. Mon rapport transcrit fut inséré dans la chemise d'un dossier qui, par la suite, devait prendre une certaine ampleur, et sur lequel un scribe moulait en belle ronde ce nom et ces pré-noms :

Raspoutine, Grégory Effimovitch. Dans le même temps, Nicolas II écrivait sur l'une des pages de son journal intime cette phrase :

— J'ai fait hier la connaissance d'un homme de Dieu, nommé Grégory Effimovitch Raspoutine, du village de Prokovskoïé, gouvernement de Tobolsk.

## CHAPITRE II

### L'ÉTOILE QUI MONTE.

La nouvelle qu'un guérisseur merveilleux était venu au palais impérial et avait opéré une cure étonnante sur le petit tsarévitch se répandit dès le lendemain parmi la haute société.

Le tsar et sa femme n'en faisaient d'ailleurs pas mystère et le racontaient à tous leurs familiers.

Le monde subtil et servile, tout à la fois, des courtisans eut l'intuition qu'un danger menaçait et réagit tout d'abord de la même manière que les dirigeants de l'Okhrana.

On mit les espions en route. L'empereur et l'impératrice furent entourés d'un véritable et multiple cordon d'espions en uniforme et en civil.

Raspoutine et Anna Wyrubova devaient arriver par un escalier dérobé, aboutissant à des couloirs obscurs qui menaient aux appartements impériaux.

À la deuxième visite de Raspoutine, je m'y trouvai embusqué moi-même et y rencontrai des agents du général S... apostés là par ordre de leur chef et chargés de noter soigneusement les heures d'entrée et de sortie du moujik et de sa compagne.

Dans les salons ; celui de la comtesse Ignatiév, du prince Andronnikov, du comte Bourdoukov, de la baronne Rosen, pour ne citer que les plus en vue, l'homme

de Dieu faisait les frais de toutes les conversations.

Le prince Andronnikov tenta de soulever le valet de chambre du tsar pour avoir des renseignements, chose dont je fus informé presque sur l'heure.

Tranquille, Grégory Effimovitch Raspoutine marchait d'un pas égal vers sa destinée.

Le rustre, certain de son pouvoir sur le pauvre gamin, et par contre-coup sur ses parents, ne se gêna nullement.

Au bout d'une semaine, il mettait à mal Maria Wichniakova, la nourrice du tsarévitch, et Anna Wyrubova ne se cachait aucunement de son amour pour le crasseux personnage qu'elle emmenait maintenant partout avec elle.

Enthousiasmée au suprême degré, elle ne disait plus ses prières qu'assise sur son lit, coiffée jusqu'aux oreilles d'un vieux chapeau ayant appartenu à Raspoutine.

La fureur des courtisans monta alors à un degré inimaginable, devant ce qui n'était que le préambule de la funambulesque carrière de Grégory Effimovitch Raspoutine.

À ce moment, la voix de la sagesse parla par la bouche du comte Bourdoukov.

— A quoi bon, dit-il à ses amis, enta-

mer une lutte dans laquelle nous sommes sûrs d'être vaincus. Ce moujik aime l'argent, les femmes, le madère, le porto. Nous lui en donnerons, nous lui en procurerons autant et même plus qu'il n'en désirera. Nous serons ses amis et nous ferons des affaires ensemble.

Les paroles de l'astucieux courtisan retournèrent aussi les esprits, et bientôt on se disputa, on s'arracha Raspoutine.

Sa première réception dans le salon de la comtesse Rosen, M<sup>me</sup> Golovine, la princesse Dolgorouki, la générale Lokhine, et bien d'autres, accablèrent Raspoutine de leurs invitations.

Le comte B... qui m'avait quelques obligations me raconta sa visite à laquelle il assista chez la générale Lokhine, que l'amour insensé qu'elle voua à Raspoutine devait conduire à la folie.

Comme à son habitude, Raspoutine arriva, imposant, solennel, bénissant l'assemblée de sa main droite, tout en psalmodiant une quelconque formule rituelle.

Puis tout aussitôt il prit place devant la table chargée de vins, de liqueurs, de gâteaux et de fruits. Après avoir lampé plusieurs rasades de porto et de madère, car il ne buvait jamais autre chose, il se prit à discourir avec ces femmes de la plus haute aristocratie, comme il se conduisait avec les gardeuses de pourceaux et les paysannes de son village de Prokovskoïé.

— Bonjour, petites colombes, mes petites oies blanches, disait-il en dardant sur elles son regard phosphorescent. Bénissons Dieu d'avoir créé des anges tels que vous, pour le plaisir de mes yeux et la joie de mon cœur !

Assis près de la générale Lokhine, la maîtresse de maison, Raspoutine la prit par la taille, l'embrassa sur la bouche, puis lui tendit son verre à moitié vide en lui disant :

— Bois. J'ai bu une moitié, je te donne l'autre pour que tu communies avec moi !

Les yeux mourants, la générale Lokhine prit le verre et le vida d'un trait.

Satisfait, Raspoutine entama une nouvelle bouteille, puis se mit à prêcher ses étranges doctrines qui devaient amener à lui tant de « sœurs disciples ».

— L'homme doit pécher pour pouvoir se repentir. Il faut succomber volontairement, et sans résistance, à la tentation pour faire ensuite pénitence dans une entière contrition. Comment pouvons-nous faire pénitence si nous n'avons pas d'abord péché?...

De jour en jour, l'affection de la famille impériale pour Raspoutine allait grandissant, tandis que le moujik élargissait le cercle de ses relations.

Il était à peine arrivé depuis huit jours que je le rencontrai sur la Sredinaïa en compagnie du D<sup>r</sup> tibétain Badmaïeff.

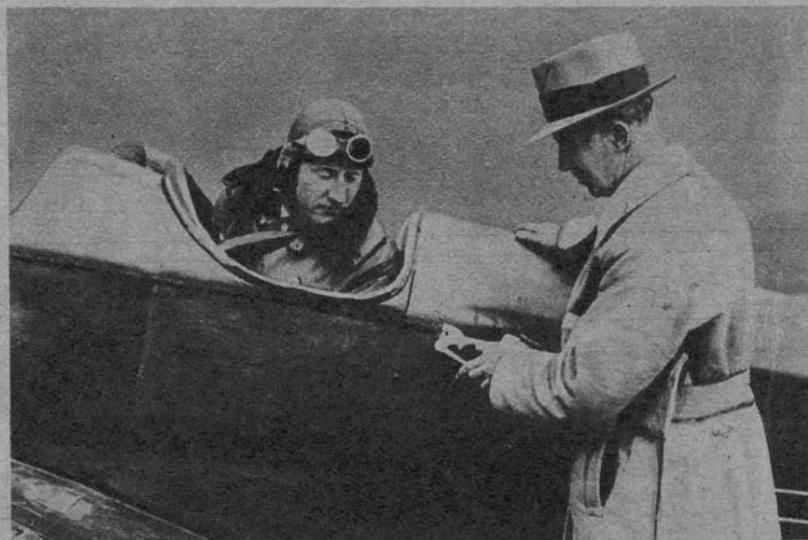
Anna Wyrubova, Badmaïeff, Raspoutine. Ces deux hommes et cette femme dont les noms se trouvent indissolublement liés dans l'histoire n'allaient malheureusement pas tarder, car le spectre de la guerre montait sur l'horizon, à se jouer des puissances européennes, en s'appuyant sur ce frêle pivot : la santé déclinante de jour en jour de l'héritier des Romanoff.

L'Europe tout entière allait assister à un spectacle effarant : Grégory Effimovitch Raspoutine, homme de Dieu, tsar au-dessus des tsars, allait bientôt commander en maître aux destinées de la Russie et la conduire à l'abîme dans la trahison, dans l'orgie, au milieu du plus frénétique, du plus diabolique des sabbats que l'histoire ait jamais enregistré !

(A suivre.)

S. BARILOFF.

## LA CONTREBANDE PAR AVION



Depuis l'avènement de l'avion comme appareil de transport de marchandises, il a fallu modifier les méthodes douanières. Impossible, avec les appareils volants, de les arrêter à la frontière pour en inspecter le contenu. De ce fait, une machine avait beau jeu pour s'en aller atterrir en quelque endroit secret, y prendre ou y déposer des objets de contrebande.

Aussi désormais, prend-on l'habitude

de plomber le couvercle de la « cale » aux marchandises, pour n'en permettre la réouverture qu'au port d'atterrissage.

Tout appareil dont les plombs seraient défaits, est immédiatement signalé, et son pilote étroitement surveillé.

Notre photo montre un fonctionnaire de la douane anglaise plaçant un plomb sur un avion qui va prendre son vol.

# Bloc-Notes de la Semaine



Les agents continuent à jouer le rôle de « mannequin » et à essayer les coiffures les plus diverses qu'invente la fantaisie inlassable de notre préfet de police. Pour la plus grande joie des badauds, le casque vient de faire son apparition. Ne sommes-nous pas à la veille de l'Exposition coloniale? (H. M.)



M. Wehner, qui a accepté la difficile mission d'être l'avocat du vampire de Dusseldorf. Il s'acquitte de sa tâche avec le maximum de conscience. (K.)



Le procès de Peter Kurten, le vampire de Dusseldorf, soulève l'émotion dans toute l'Allemagne. Malgré les consignes interdisant de le photographier dans la salle d'audience, ce cliché a pu être pris avec un appareil de poche. Peter Kurten est indiqué par la croix. (K.)



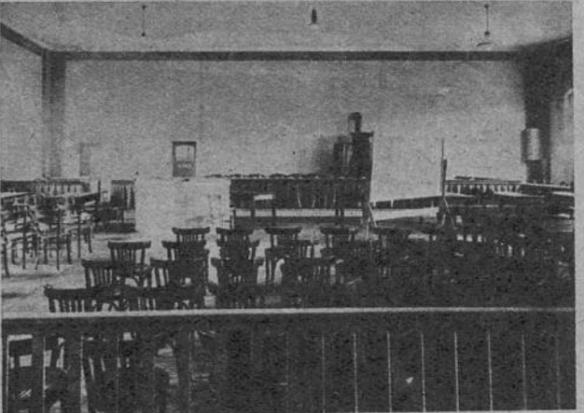
Le roi Alphonse XIII est arrivé à l'improvise à Marseille, quittant son pays en révolution. Il a été photographié sortant du taxi qui venait de l'amener du quai de la Joliette à l'hôtel de Noailles. (W. W.)



A Brooklyn, on pratique des dragages dans l'East-River pour retrouver les membres d'un homme coupé en morceaux. (I. G. P.)



Henri Laquessse, greffier de la Santé, fils de directeur de prison, a été arrêté. Il avait commis des détournements.



La grande salle de gymnastique de l'ancien régiment d'infanterie de Dusseldorf où est jugé le sinistre vampire Peter Kurten, dont l'attitude cynique fait horreur à tous les assistants de ce grand procès criminel. (W. W.)



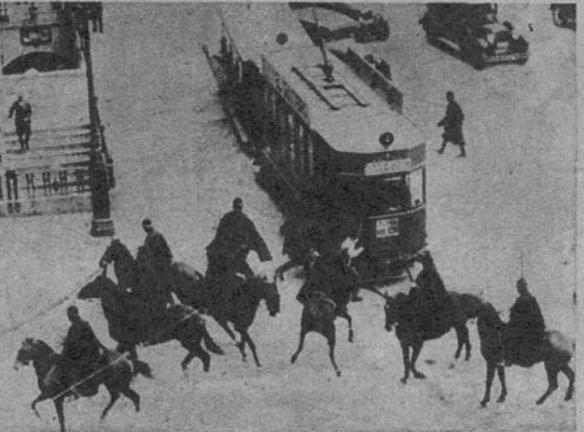
M. Robert Wagner, vingt et un ans, directeur d'un garage de New-York, a été trouvé assassiné dans son bureau. Le criminel a été arrêté. C'est un vieil industriel très connu, James F. Dunn. Voici le cadavre de la victime. (I. G. P.)



Miss Dorothy Park (12 ans) et Henry Arias (16 ans), faisant une fausse déclaration d'âge, allaient se marier à New-York, lorsque la police intervint à temps. (I. G. P.)



Jean Coralli avait commis de nombreuses escroqueries à Paris et en banlieue. Il a été arrêté.



La révolution espagnole qui a amené le changement de régime a été précédée de quelques troubles dans les principales villes. Voici la police montée dispersant des manifestants à Madrid. (R.)



La reine d'Espagne et ses enfants, quittant Madrid, est arrivée à Paris à la gare d'Orsay. Le service d'ordre, très mal organisé, comme on peut s'en rendre compte par cette photo, a été débordé par la foule. (W. W.)



William Wilcock, fils d'un millionnaire américain, aime les servantes. Il a épousé celle qui est photographiée ici à ses côtés. Mais une autre servante, à qui il s'était fiancé, lui réclame 250 000 dollars d'indemnité. (I. G. P.)



Un formidable incendie a détruit les bâtiments de la douane et de la comptabilité à la gare de Paris-Batignolles. Une enquête judiciaire est ouverte. Il est étrange que ce sinistre ait été produit peu après la découverte de cambriolages importants. La comptabilité a été détruite. Comment faire un inventaire? Les cambrioleurs doivent être bien contents. (H. M.)



Le Bruant Alexandre vient de mourir. Il était à demi aveugle. Il avait dirigé un cabaret où il s'efforçait d'imiter le fameux Aristide Bruant. (Rol.)

# Je sors de la .. Santé..

III  
COMPTABLE

Mon ami égrène ses souvenirs, tandis que je tiens le stylo. Il me conte aujourd'hui comment il monta en grade dans la hiérarchie pénitentiaire et se fit, parmi ses codétenus, de hautes relations.

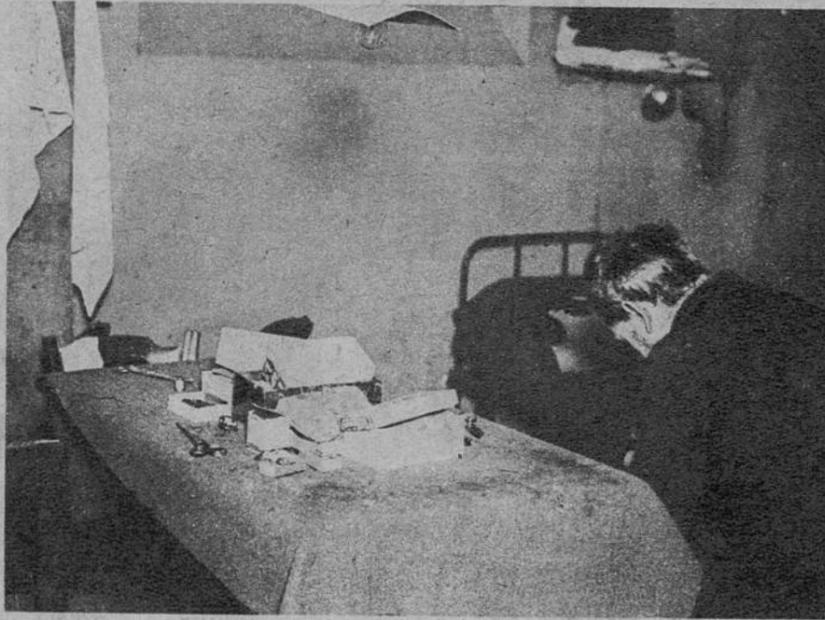
J'étais « auxi ». A ce titre, j'accomplissais des corvées de propreté qui me rappelaient mes années de jeunesse aux casernes d'Epinal. J'y apportais la même nonchalance désabusée.

Mes fonctions m'appelaient à l'astiquage des robinets de cuivre des fontaines. Je ne détestais pas ce travail. Il y a, dans la cour d'entrée de la Santé, devant les classiques trois marches dont on n'oublie jamais plus le franchissement, une fontaine dont il importe que le robinet étincelle comme s'il était d'or.

C'est une coquetterie de



La bibliothèque de la Santé. Vue de dos, sur l'échelle, le délégué Ramon, bibliothécaire. (H. M.)



Une cellule de ravaulage (H. M.).

l'Administration. Et, de fait, ce cuivre rutilant dans le feuillage toujours vert du lierre qui couvre les murs offre, dès l'entrée, un caractère presque accueillant, assez paradoxal en ce lieu.

Mais ce n'est pas ce sentiment d'esthétique hospitalière qui me faisait apprécier ce labeur.

Descendre les trois marches, c'est un pas déjà vers la liberté. C'est être tout près de ce paradis : la rue ! L'homme enfermé a des joies enfantines. J'en jouissais trop pour bien nettoyer mon robinet.

Et, un matin, la porte de ma cellule fut brusquement ouverte, cependant qu'une voix professionnellement rude me jetait :

— Prétoire !

C'est un mot dont tout délégué comprend et redoute le sens. Le prétoire est ce tribunal administratif et quotidien qui règle et punit les infractions au règlement. Je ne le connaissais que de nom. Mais je n'éprouvais à son endroit aucune curiosité. Je me demandais seulement quelle faute j'avais bien pu commettre, car j'étais réputé comme un délégué modèle.

Je sortis donc dans le couloir, puisque ce bref appel m'y invitait, et je m'y tins, conformément à la règle, « face au mur et mains au dos », n'étant pas alors dans l'exercice de mes fonctions d'« auxi ». D'autres détenus de ma division vinrent se ranger à ma droite. Puis, sur un commandement, nous voilà, à la file, en route vers le Rond-Point. Les détenus des autres divisions nous y attendent.

Une voix crie :

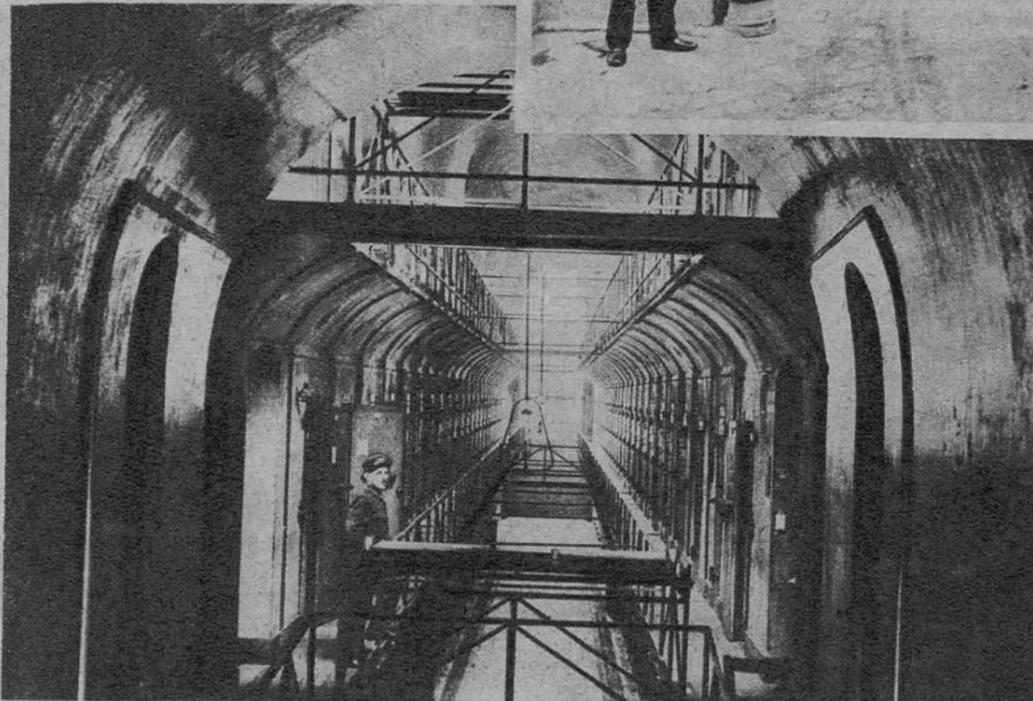
— Envoyez les « prétoires » !

Nous sommes dirigés sur la bibliothèque. Le tribunal est là. J'attends mon tour. Je suis, avec les autres, « face au mur ». De temps en temps, une voix appelle un nom. Un délégué sort. Il est jugé. Un autre entre. Il va l'être. Tout cela va très vite. Une minute,

au maximum, pour chaque prévenu.

Nous sommes soixante environ ce matin. C'est le nombre normal. L'audience commence à neuf heures. Elle s'achève à dix heures. Le minutage du prétoire est exact et précis. J'espère que sa justice ne l'est pas moins.

Mon nom ! Je me retourne. Je suis aussitôt saisi au bras droit par le surveillant-chef, et au bras gauche par le brigadier-chef. En cet équipage, je fais mon entrée dans le prétoire. C'est la salle de la bibliothèque. Mais je n'ai que le temps de voir une table couverte



Une vue du quartier Haut, montrant l'enfilade des cellules. (H. M.)

assez difficile en de telles conditions. Je tente :

— Je fais de mon mieux. Je ne suis pas très habile aux choses du ménage.

— Votre profession ?

— Industriel, monsieur le Directeur.

— Le motif de votre condamnation ?

— Homicide par imprudence. Accident d'auto, monsieur le Directeur. Peut-être remplirais-je mieux d'autres fonctions ?

Le brigadier me jette un regard effaré. Il semble stupéfait de mon audace. Le directeur hoche la tête avec, me semble-t-il, un air d'approbation. Et il prononce :

— Huit jours de cachot, sursis. Cinq francs d'amende.

Mes gardes m'entraînent. C'est fini.

Je suis déçu, un peu découragé. J'ai tort. J'ignore que la discipline exige qu'il y ait toujours une sanction quand il y a un rapport. La sanction est purement théorique. Je n'ai aucune peine à subir. Sauf les cinq francs d'amende. Le directeur sait qu'ils ne me feront pas défaut.

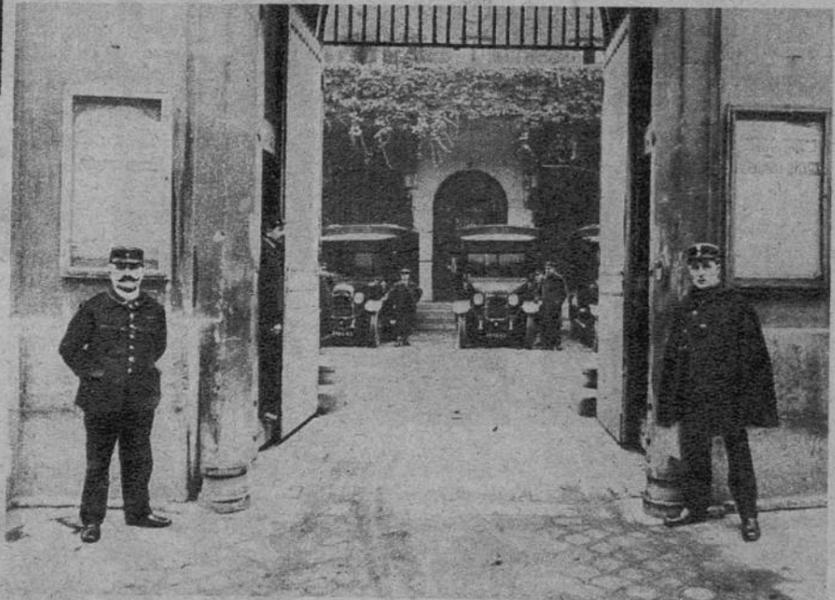
Presque sur mes talons, un autre détenu sort. Il a été vite jugé, celui-là. Le brigadier annonce, au seuil de la porte d'une voix péremptoire :

— Un « cachot ».

Incontinent, le « condamné » est conduit au « mitard ». C'est le cachot, cellule aggravée, munie d'une paille, où l'homme puni est privé de cantine, reçoit seulement la gamelle réglementaire et ne « touche » qu'une portion par semaine, le dimanche.

La peine de cachot est prononcée pour une durée de quatre à quinze jours. Le sursis est valable pour un mois. L'amende n'est jamais adoucie par le sursis. J'ignore tout à fait où s'en va l'argent des amendes. Et personne, à la Santé, n'a pu me renseigner sur ce point d'économie pénitentiaire.

Je réintègre ma cellule et reprends ma fonction d'« auxi ». A midi, le « chef de



L'entrée de la Santé. Au fond, les paniers à salade. (H. M.)

table » de la division m'annonce :

— Vous êtes comptable.

Je ne m'étais pas trompé sur le hochement de tête bienveillant du directeur. J'ai de la chance d'avoir mal astiqué mon robinet.

Comptable ! Mon nouveau titre me charme comme une sorte de réhabilitation. Il faut peu de chose pour rendre un peu d'honneur à un prisonnier. Ma tâche consiste désormais à distribuer le travail aux détenus de ma division, à établir le compte de leur gain et celui de leur dépense à la cantine. J'y gagne une liberté supplémentaire, si l'on peut appeler liberté le droit de circuler dans une prison.

Mais c'est un poste intéressant pour l'homme curieux des choses de la vie.

J'avais voulu peupler la solitaire de ma pensée par ce compagnon familier de l'enfer : un livre.

A la Santé, comme dans les autres prisons, la lecture est autorisée. Mais elle est réglementée. Ce qui est tout naturel. Seulement, le règlement est bien bizarre.

Tous les journaux sont interdits. Tous. Les journaux sont la terreur de l'Administration. Elle dresse des gardiens spécialisés dans la chasse aux journaux. Et la France a fait des révolutions pour la liberté de la presse !

Il y a pourtant une petite tolérance à cette capitale interdiction. L'illustration n'est pas prohibée. Mais à la condition expresse que ce soit un numéro ancien. Pourquoi? Mystère dont la solution est enclose dans le crâne d'un fonctionnaire inconnu.

Le règlement admet qu'il y ait cependant des livres à la bibliothèque. Et il faut lui savoir gré de ce bon sens. Car M. de la Palisse est rarement admis à collaborer à la rédaction des règlements administratifs.

Le prévenu a droit à un livre toute la semaine. Le condamné, à trois jours seulement.

Il y a du choix. C'est-à-dire qu'il y a beaucoup de livres à la bibliothèque de la Santé. Tellement de livres qu'on aurait plus tôt fait de citer ceux qui ne s'y trouvent pas.

On n'y rencontre pas les œuvres de Zola, d'Alphonse Daudet, de Victor Hugo, de Maupassant, de Courteline, ni, en général, d'auteur célèbre contemporain, de l'antiquité, ou de nos jours.

Par contre, les rayons sont chargés à se rompre d'un invraisemblable fatras de romans extraordinaires des auteurs les plus confidentiels. On parle beaucoup, en manière de plaisanterie, des romans qu'on prétend écrits dans les prisons. Et ceux qu'on y lit donc !... Après tout, ce sont peut-être les mêmes...

Le détenu qui désire un livre n'a qu'à le demander. Sa requête est immédiatement accueillie.

Seulement, il n'a pas le droit de choisir l'œuvre qui lui plaît. Il a demandé un livre, il reçoit un livre. Comme lorsqu'il a demandé une portion de saucisson à la cantine. Pour l'égalité administrative, un livre est un livre, comme un bout de saucisson vaut un autre bout de saucisson.

J'ai demandé trois livres, en trois semaines. J'ai reçu un traité de géométrie descriptive, le *Mémorial des receveurs* et le quatrième fascicule d'un roman qui en comportait sept et s'intitulait *les corsaires en habit noir*, d'un certain M. Fortuny Némio. Je ne me suis pas entêté. Mais mes codétenus ont estimé généralement que j'avais eu de la chance dans la distribution.

Le prisonnier a, il faut le dire, le droit d'acheter des livres. C'est que, s'il a été possible d'installer une cantine et un restaurant exclusivement chargés du ravitaillement gastronomique de la prison, il est difficile d'y faire également installer une « maison de librairie » spéciale. L'Administration est contrainte d'avoir recours à la main-d'œuvre extérieure pour le ravitaillement intellectuel. Elle se montre, au demeurant, très libérale dans l'autorisation des livres demandés. Mais elle les fait payer aux détenus 20 ou 25 p. 100 plus cher que le prix marqué.

Pourquoi? Ce n'est pas un détenu qui osera le lui demander.

J'ai voulu profiter de choisir un roman. Je suis allé sous un facile prétexte du côté de la bibliothèque. Comme j'ai eu raison!

Ce n'est pas la bibliothèque qui m'a intéressé. C'est le bibliothécaire. Celui-ci est un détenu. Mais jamais homme ne fut mieux le *right man in the right place* (expression anglaise qui signifie « l'homme vraiment qualifié pour tenir un emploi »).

Se rappelle-t-on cette fumambule que l'histoire d'un inspecteur général des bibliothèques et des musées de France dont on avait créé le poste, sans quoi, assurait-on au ministère de l'Instruction publique, la ruine de ces savants établissements était imminente et inévitable?

Un choix éclairé désigna M. Ramon, homme de lettres, auteur des *Souvenirs de Charlie Chaplin* et de *Rudolf Valentino*, des *Histoires marseillaises*, et même, — louable éclectisme — d'une traité technique écrit en collaboration avec M. Blériot.

Hélas! le grand maître des musées de France inspecta aussi la caisse. Un jour, il



La chaufferie de la prison, qui rappelle celle d'un grand paquebot. (H. M.)

y manqua 450 000 francs. Poursuites. Condamnation à dix-huit mois de prison. Voilà un excellent bibliothécaire à la Santé pour un bout de temps...

On avait commencé par en faire un comptable à la deuxième division. Ce n'est qu'ensuite qu'il a trouvé sa voie.

Ramon a beaucoup vieilli en prison. Il y a, sans doute, beaucoup souffert. Il a, maintenant, presque l'air d'un vieillard. Et il n'a guère que quarante ans.

Il m'a accueilli avec cette bonne grâce qui ne date pas de son incarcération. Tous ses amis, lors de son procès, ont unanimement fait l'éloge de son caractère. Et, dans son haut poste, il était aimé de ses subordonnés.

Je l'ai bien connu à la Santé. J'ai reçu sa confession. J'en répéterai ce que je peux dire.

Quand Ramon eut commis les imprudences qu'il ne songea pas à nier, il demanda une audience à son ministre.

— J'ai été reçu par M. Herriot, expliqua-t-il. Je lui ai tout avoué. J'espérais encore être sauvé. M. Herriot m'a dit : « Je pars pour Lyon tout à l'heure. Nous verrons cela dès mon retour ». Mais j'ai été arrêté avant le retour de M. Herriot.

Je prends les précautions ordinaires pour n'être pas surpris par les gardiens. Et je dis à Ramon, dans ce langage de la prison que l'on ne peut guère éviter :

— Attention au « gaffe ».

Ramon sourit tristement, au souvenir de sa gloire passée.

— Quand je pense que j'ai eu plus de cinq cents gardiens sous mes ordres !...

Il achève sa peine. Mais quand il l'aura accomplie, il lui restera encore à purger quelques mois de contrainte par corps.

Mon service m'appelle à la deuxième division.

C'est là que j'ai rencontré Maixandeu. C'est un détenu de choix. Maixandeu, banquier, a été mêlé aux affaires Rochette. Et aussi aux affaires Oustric.

Sa situation présente lui vaut, à la Santé, une considération au moins égale — supérieure peut-être à celle dont il jouissait dans le monde. Il exerce les très importantes fonctions de comptable général. Les doit-il à la faveur? C'est possible. Mais il pourrait les devoir aussi bien au mérite. Jamais, d'un unanime avis, elles n'ont été exercées avec plus de compétence, de travail et de soin.

Maixandeu est un grand garçon extrêmement chic. Il a su conserver une aristocratique allure dans ce costume pénal qui, certes, ne se prête guère aux manifestations mondaines.

Le sien semble ajusté sur lui. La maison ne fournit cependant pas d'uniformes sur mesures. Et son magasin de confections se soucie peu de satisfaire les élégances vestimentaires de sa clientèle.

Maixandeu est réservé, un peu distant, sans morgue, néanmoins. Mais il garde sa dignité. Sans exagération de mauvais goût.

Il en conserve juste ce qu'il faut pour l'exercice d'une fonction de confiance et éviter les familiarités incompatibles avec son caractère et son emploi. Elles sont si faciles et si vite nouées en prison!

Maixandeu occupe à la Santé la cellule 24 de la deuxième division. Administrativement, il est « le 2-24 ». Mais il est le seul détenu de toute la Santé qui ait le privilège de pouvoir circuler toute la journée, librement, dans la prison.

Tous les autres comptables sont sous ses ordres. Il est mon chef hiérarchique. Son travail est considérable. Au temps où il brassait des millions, il n'a sans doute jamais accompli une aussi écrasante besogne.

Pour le moment — je veux dire à l'heure où j'achevais ma peine —, il avait un souci. Il avait appris, comment? puisque les journaux sont interdits... mais les nouvelles pénètrent mystérieusement et sûrement à la Santé, que la Commission d'enquête a fait, dans ses comptes rendus officiels, des déclarations où il est mis en cause. Il a demandé au directeur le droit de faire paraître une protestation. C'est une grave question, capable d'effoler les juristes : la loi de 1881 accorde aux citoyens le droit de réponse légal. Nulle restriction. Il est donc applicable aux prisonniers. Mais l'Administration admettra-t-elle ce paradoxe : les détenus, qui n'ont pas le droit de lire un journal, auront-ils celui d'y écrire?

Il faut toute l'autorité de Maixandeu — et elle est grande — pour que la question reçoive une solution. Elle a été réglée avec élégance. Bien que condamné, Maixandeu a été autorisé à écrire librement à son avocat, M<sup>e</sup> Schmoll, qui a transmis, par la voie de la presse, la protestation de Maixandeu.

C'est aussi dans la deuxième division que j'ai fait la connaissance de M. Paul Bloch, maire et conseiller général de Seine-et-Marne, chevalier de la Légion d'honneur. Il avait été arrêté en même temps que M. Oustric, et, semble-t-il, en ce qui le concerne, avec quelque précipitation. Sa liberté provisoire a été ordonnée quelques semaines après son incarcération.

Pendant le temps qu'il a passé à la Santé, je l'ai connu « pour le service », selon l'expression consacrée.

Je distribuais le travail aux détenus. Travail obligatoire pour les condamnés, mais facultatif pour les prévenus.

Je présume que M. Paul Bloch éprouva ce sentiment de détresse morale que j'ai connu et dont j'ai tant souffert lorsque je suis arrivé à la Santé, il y a quatre mois déjà!

Et il a fait ce que beaucoup de prévenus de marque font en pareil cas. Il a demandé du travail. Quel travail pour lui!

Il a été employé aux étiquettes. Il touchait deux francs du mille. Son labeur consistait — je l'ai expliqué déjà — à enfiler l'attache de ficelle de ces étiquettes.

J'ai conservé son compte. M. Paul Bloch, chevalier de la Légion d'honneur et conseiller général de Seine-et-Marne, a enfilé trois cents attaches et a gagné exactement soixante centimes pendant sa détention.

Je le vois encore, grand, fort, sûr de lui, portant avec une sportive élégance sa quarantaine avantageuse. Il avait conservé son ruban rouge. Il arrive fréquemment que des légionnaires sont les hôtes de la Santé. Mais presque tous enlèvent leur décoration. Je crois que beaucoup ne la remettent jamais. Je n'en suis pas sûr.

M. Paul Bloch avait la sienne à la boutonnière quand il prenait la position réglementaire : « face au mur et mains au dos », entre un apâche et un voleur.

Mais il impressionnait beaucoup les gardiens.

Quand il obtint sa mise en liberté, dite provisoire, mais qui semble bien pour lui définitive, la nouvelle — qu'il connaissait déjà — lui fut apportée avec quelque respect. On le laissa faire ses adieux aux « auxis » de son quartier. Il leur sera la main avec une aimable simplicité et beaucoup d'aisance.

— Je sais bien, dit-il devant le gardien médusé que c'est défendu. Mais on me permettra, je pense, de vous souhaiter, mes amis, bon courage et bonne chance.

Sous prétexte d'établir son compte — son compte de soixante centimes —, j'ai pu lui parler un peu plus longuement.

— Vous n'avez pas enrichi l'entrepreneur, lui dis-je.

Il sourit : — Dites que je l'ai volé! Regardez ce que j'emporte.

Il me montra un paquet d'une centaine d'étiquettes qu'il avait glissé dans la poche de son paletot.

— Je veux, m'expliqua-t-il, conserver cela en souvenir. Je le montrerai à ma petite fille. Elle verra comme son papa est adroit.

Et il partit, après une dernière poignée de mains.

M. Paul Bloch a laissé un bon souvenir à la Santé.

Encore un autre banquier : Pacquement, qu'ont célébré les annales judiciaires. On connaît ses aventures et ses malheurs. Le jury a été pour lui particulièrement sévère.

Il occupait, quand je l'ai connu, la cellule 90 de la deuxième division. Il était encore prévenu et revêtu d'élégants complets d'une couleur toujours impressionnante et strictement ajustés à sa taille qu'il est exigüe.

Il passait, revenant de l'instruction ou se rendant à la visite médicale, avec un déhanchement qui amusait les autres détenus et les « auxis ». Il était d'une parfaite politesse et affectait avec quelque exagération des gestes précieux. Un grand escogriffe qui maniait le balai de la deuxième division ne le voyait jamais passer sans dire : « Chochote, va »...

Il parlait peu, mais souriait beaucoup. Il était, à ce moment-là, très rassuré sur l'issue de son procès.

Ses contestations avec un gardien réputé pour sa manie de la propreté faisaient la joie de ses codétenus. Il acceptait tout avec bonne humeur.

Parfois, il s'en plaignait un peu, sans rancune et sans rancœur, au bibliothécaire Ramon.

— Il m'a obligé à laver deux fois ma cuvette hygiénique qui était propre...

Je ne pouvais pas regarder sans un peu de pitié cet homme qui avait eu des châteaux, des autos, une écurie de courses, un nombreux personnel domestique, et qui, sur l'ordre d'un gardien de prison, nettoyait, plusieurs fois par jour, une cuvette de water-closet.

Je ne sais pas encore très bien quel a été son crime. Mais je l'ai vu supporter le malheur avec une saine résignation.

Il avait sans doute prévu son destin.

Mon ami, qui n'avait pas prévu le sien, moins tragique, mais qui en avait davantage souffert, interrompit un instant ses confidences. Je ne voulais pas troubler sa méditation. Et, sans l'interroger davantage ce jour-là, je laissai sa pensée errer parmi ses souvenirs. Je savais qu'il allait me les livrer tous.

(A suivre.)

MAURICE CORMIER

POLICE-MAGAZINE commencera dans son prochain numéro :

# LES MYSTÈRES DU BAGNE

Longue, minutieuse et sensationnelle enquête que son collaborateur Jean NORMAND vient de faire en Guyane.

Cette enquête constitue la documentation la plus précise et la plus complète sur les pénitenciers de Cayenne.

**LES MYSTÈRES DU BAGNE** décrivent de façon saisissante l'existence effroyable que mènent, pour expier, les forçats de la Guyane.

# LA VÉRITÉ sur le MYSTÈRE

## On a confondu le MYSTÈRE avec une v



Son Altesse Royale le prince Umberto d'Italie.

Qu'est devenue Jeanette Mac Donald? Est-elle morte ou infirme? A-t-elle recommencé à travailler dans les studios américains?

Que faut-il penser des bruits qui ont couru, concernant son extraordinaire aventure avec le prince héritier d'Italie?

Personne, jusqu'à présent, n'a pu répondre avec certitude à ces questions.

POLICE-MAGAZINE a réussi le premier à éclaircir le mystère qui depuis deux mois intrigue l'Europe entière.

On lira ci-dessous le récit de notre envoyé spécial à Turin. Cette fois, la situation est bien nette. Si notre enquête démontre que l'entente ne règne pas dans le ménage du prince Umberto, elle indique du moins qu'il faut mettre complètement hors de cause Jeanette Mac Donald.

La vedette de PARADE D'AMOUR est d'ailleurs en Amérique depuis le mois d'octobre, nous en avons reçu la preuve formelle.

Jeanette Mac Donald, qui n'appartient plus à la Paramount, tourne à présent pour le compte de la Fox-Film à Hollywood. Le directeur de la succursale parisienne de cette firme à Paris nous a donné l'assurance formelle que Jeanette Mac Donald était bien vivante, puisque, depuis octobre, elle a tourné deux films: OH, FOR A MAN! avec Reginald Denny pour partenaire, et DON'T BET ON WOMEN, avec Edmund Lowe pour partenaire.

Et maintenant, grâce à POLICE-MAGAZINE, le public sait à quoi s'en tenir sur une légende dont on n'a que trop parlé.

aurait été purement et simplement vitriolée.

5° Le drame ne se serait pas déroulé en Italie, mais dans un modeste restaurant français, entre Menton et Nice. Jeanette Mac Donald, sérieusement blessée, aurait été transportée discrètement à Nice.

On sait, on raconte, on assure... Donc cinq versions principales; au lecteur de choisir celle qui lui plaira le mieux.

Quant à Charlot, il serait intervenu, on ne sait trop pourquoi, auprès du roi Albert 1<sup>er</sup>, puis auprès du roi Emmanuel III.

Il était particulièrement intéressant de mettre les choses au point et de tâcher de faire surgir la vérité de ce fatras d'informations contradictoires.

Tel fut le but de mon voyage à Nice, puis à Turin, où, pendant six jours, j'ai enquêté dans les milieux les plus différents.

J'ignore si, comme on l'a rapporté, cette « affaire » passionne les salons mondains, les bars élégants et les instituts de beauté de Paris, mais ce que je puis affirmer, c'est qu'elle n'a suscité et ne suscite aucune émotion apparente à Turin, où, très ostensiblement, on feint de l'ignorer. Moi d'ordre politique? Manœuvre habile de la Cour et du Gouvernement? C'est possible.

Quoi qu'il en soit, voici très impartialement rapportés les détails de mon enquête, très difficile, je m'empresse de l'ajouter, car tout étranger qui, en Italie, tente de se mêler des affaires intérieures du pays de Mussolini est immédiatement suspecté; et les gardes fascistes sont lancés à ses trousses, encore que, dans la circonstance, je me fusse muni de pièces qui devaient me permettre de me présenter et d'être reçu en toute franchise.

Je viens de parler de « manœuvres habiles



Une scène de Oh! for a man, le premier film que Jeanette Mac Donald est représentée ici avec son partenaire

C'était un roman chez la portière. Vous le connaissez probablement. Et si vous ne le connaissez pas, je vais le résumer aussi brièvement que possible.

D'abord, il convient de présenter les personnages mis en scène avec un luxe de détails digne d'un Ponson du Terrail moderne. Au tout premier plan, les grandes vedettes: le prince héritier d'Italie Umberto, sa jeune épouse, née princesse Marie-José de Belgique, et la star de l'écran Jeanette Mac Donald; au deuxième plan: le roi et la reine des Belges, le roi d'Italie... Charlie Chaplin, le génial Charlot, et des figurants sans importance.

Maintenant, le roman. Le prince Umberto est amoureux de Jeanette Mac Donald qui ne se montre pas insensible à cet amour princier. La princesse Marie-José a surpris l'intrigue; sa jalousie se manifeste de la façon la plus violente. Mais le Ponson du Terrail moderne n'est pas très fixé sur ce qui s'est passé. Et après avoir recueilli à Paris les ragots les plus divers, il croit pouvoir donner — au conditionnel — plusieurs versions de l'affaire:

1° La princesse Marie-José aurait blessé grièvement de plusieurs coups de revolver Jeanette Mac Donald, qui serait soignée dans une clinique de Turin.

2° Jeanette Mac Donald aurait été tuée: elle aurait reçu dans le corps quatre balles d'un revolver manié d'une main sûre par la jeune princesse royale. « Morte, repose-t-elle dans une tombe sans nom? » demande-t-on avec angoisse.

3° La star américaine aurait été blessée à l'œil; défigurée et de désespoir, elle se serait donné la mort.

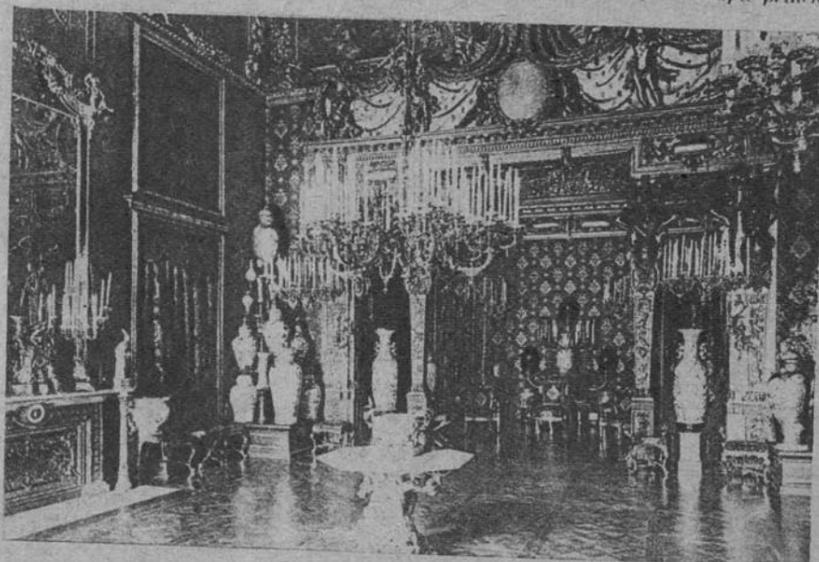
4° Une variante! Jeanette Mac Donald



Une photo récente du jeune couple princier.



Une scène du second film que Jeanette Mac Donald a tourné à Hollywood: Don't bet on women.



Le grand salon de réception au Palais royal de Turin.

de la Cour et du Gouvernement ». Ces manœuvres se sont traduites ces jours derniers de plusieurs manières.

Par ordre supérieur — ici tout est ordonné et il n'y a qu'à s'incliner sans discuter —, les cinémas italiens ont dû mettre à leur programme les films dans lesquels paraît Jeanette Mac Donald. Et Parade d'Amour alterne, ce qui est assez piquant, avec Amour de Prince. On vient de projeter Monte-Carlo à Turin.

Le prince héritier et la princesse Marie-José se montrent presque chaque jour à leur peuple. Ils sont photographiés et filmés avec abondance. La semaine dernière encore, lors de l'intronisation du nouveau cardinal, M<sup>re</sup> Fossati, ils parurent au balcon de leur palais. Je les ai vus: tous deux avaient l'air renfrogné... mais ils étaient ensemble, et l'honneur était sauf.

Le lendemain, ils assistaient, à Milan, au mariage de la comtesse Ida Visconti di Modrone avec le lieutenant de vaisseau Gerome Gavalli di Padova.

Les journaux, comme les écrans des cinémas, se hâtèrent de montrer le jeune couple princier dans l'exercice de ses fonctions, de même qu'il y a quelques jours, ils montraient la reine des Belges en promenade



Vue extérieure du Palais royal de Turin, prise de la

# ENQUÊTE A TURIN

## LE PÈRE JEANETTE MAC DONALD

### du la vedette américaine et la vedette italienne



que Jeanette Mac Donald a tourné pour la Fox-Film. La vedette avec son partenaire Reginald Denny.

dans les rues de Turin ayant à sa droite sa fille et à sa gauche son gendre.

Indirectement, on démentait ainsi les bruits fâcheux qui couraient à l'étranger. Cela ne suffit sans doute pas. Bien que le peuple italien n'en demandât pas davantage et ne s'y intéressât guère, un communiqué officieux fut rédigé, et l'organe fasciste de Turin, la *Gazetta del popolo*, fut chargé de le diffuser. Je traduis textuellement ce communiqué paru le 10 avril :

« Si l'on continue avec l'ampleur prise ces dernières semaines à faire du bruit autour de l'actrice cinématographique Jeanette Mac Donald, celle-ci atteindra en importance — tout au moins par les racontars des cafés et des salons — la publicité faite à Charlie Chaplin.

« Tous les faits et gestes de cette superbe actrice — en France particulièrement notée pour avoir joué un rôle aux côtés de Maurice Chevalier — sont épiés et commentés.

« Cette publicité qui n'a pas hésité à recourir aux plus illicites et honteuses méthodes a soulevé une immense curiosité autour de son nom. On dirait même que c'est pour lancer la préparation d'un nouveau film qui devra être présenté au public mondial dans quelques semaines.

« Pour le moment, l'édition parisienne de la *Chicago Tribune* publie un télégramme qu'elle a reçu de Chicago où il est dit : « Jeanette Mac Donald va épouser dans les premiers jours de juin l'agent d'assurances de New-York Mr. Robert G. Ritchie. »

« Il est probable que l'annonce de ce prochain mariage fasse partie de toute la campagne publicitaire de la presse française.

« Jusqu'à ces dernières semaines, Jeanette Mac Donald avait collaboré à la Fox-Film d'Hollywood. Il apparaît donc que,

que la surveillance était resserrée autour de moi, et je compris alors que je ne pouvais agir qu'avec la plus grande prudence.

Je me souvins soudain du vieil axiome français : « A malin, malin et demi ». Je résolus de le mettre en pratique, heureusement pour moi, car je n'avais nulle envie d'être purgé. Je m'installai tranquillement à la terrasse d'un café devant un « mezzo flasco di Chianti » et, mon paquet de cigarettes sur le guéridon, je lus et relus un journal, ceci dans le but de fatiguer mes suiveurs, car maintenant ils s'étaient rassemblés en un groupe imposant. Trois heures après, j'étais toujours à la même place, mais le flasco vide et, je crois, sans plus de surveillants autour de moi ; et je regagnai mon « albergo ».

Comme j'avais entendu dire pendant mon repos forcé au café que le prince se rendait régulièrement à la messe de très bonne heure, je priai le « portiere » de me réveiller à cinq heures du matin. Ce qu'il fit, d'ailleurs, de mauvaise humeur. Je me postai donc à cinq heures et demie aux environs du palais royal, et effectivement, après une courte attente, je pus voir le prince, en uniforme, qui se dirigeait seul vers la basilique Saint-Jean pour y écouter la première messe.

D'allure svelte et élancée, le prince paraît très sympathique ; l'on comprend parfaitement qu'il soit très aimé de son peuple. Malheureusement, et je tiens ces renseignements de la meilleure source, il passe pour n'être pas très sérieux, et le peuple, qui voit



La princesse Marie-José, épouse du prince Umberto.



Une autre scène de Don't bet on women. A gauche : Edmund Lowe.



L' reine Elisabeth de Belgique, qui est venue récemment à Turin afin de rétablir la concorde dans le jeune ménage.

en lui le sauveur, souffre moralement de cet état de choses, craignant qu'il ne lui arrive quelque jour un incident grave pouvant mettre sa couronne en péril. Umberto est le digne descendant de Victor-Emmanuel II. Comme son grand-père, il aime le beau sexe ; il a des fréquentations nombreuses et variées, et c'est là le sujet du désaccord profond qui existe dans le jeune ménage, désaccord qui s'accroît chaque jour avec d'autant plus de violence que la princesse Marie-José aime éperdument son mari et est extrêmement jalouse.

Une haute personnalité de la Cour qui m'a fait l'honneur de me recevoir ne m'a pas caché ses appréhensions à cet égard. Et j'ai appris par elle toute la vérité sur le prétendu drame raconté à Paris sans aucune donnée exacte. De ce « drame », en ce qui concerne Jeanette Mac Donald, il n'existe absolument rien. Le prince royal n'a jamais vu la star américaine, et si, dans sa vie, une artiste cinématographique s'est glissée, il s'agit d'une vedette italienne, la signorina Aylmer, qu'il fréquentait si ouvertement que la princesse Marie-José en prit ombrage. A cette époque, qui n'est pas très éloignée, la princesse Marie-José attendait un événement heureux pour la couronne d'Italie.

Le climat de la capitale piémontaise lui étant défavorable, les médecins lui conseillèrent d'aller habiter pendant quelque temps la Riviera italienne. La découverte par elle de la nouvelle trahison de son époux la bouleversa tellement que, désespérée, elle décida subitement de partir pour Bruxelles auprès de ses parents, le roi et la reine des Belges. L'émotion, la crise de jalousie qui s'était emparée d'elle eurent, en cours de route, un résultat fatal : la princesse accoucha prématurément et une voi-

par suite d'un désaccord, cette actrice soit passée à la Metro-Goldwyn. »

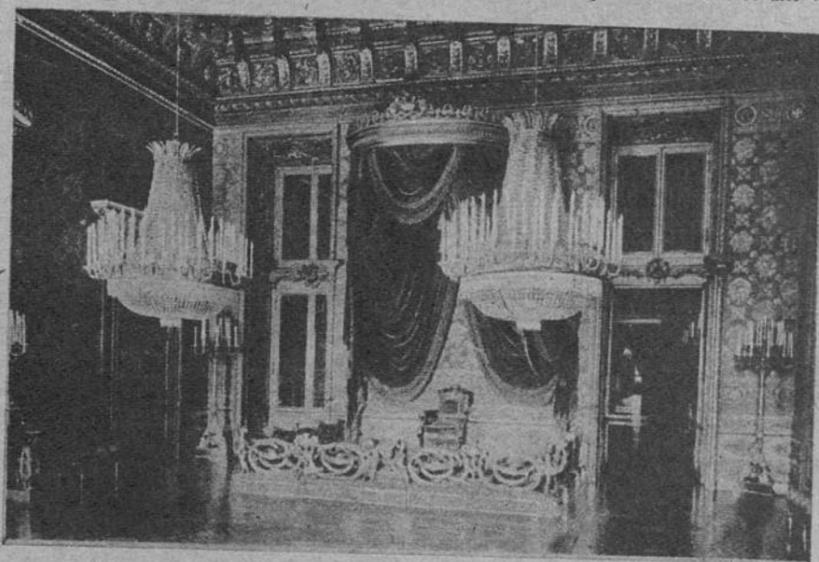
Quarante-huit heures après, le même journal et les journaux français des Alpes-Maritimes reproduisaient la photo de Jeanette Mac Donald avec ces lignes : « Jeanette Mac Donald, la charmante vedette de cinéma qui va se marier au mois de juin avec Mr. Robert G. Ritchie, riche agent d'assurances new-yorkais. Cette nouvelle met fin aux bruits ridicules qui ont circulé ces derniers temps à propos de soi-disant aventures rocambolesques et extra-conjugales. »

Que de mal la Cour d'Italie et le gouvernement de Benito Mussolini se donnent pour anéantir un roman dramatique inexistant !

Dès mon arrivée à Turin, après un superbe voyage dans les Alpes, je me suis aperçu tout de suite, comme je le dis plus haut, que, sauf pour une personnalité très connue, tout voyageur, et principalement un étranger, est pisté par la police civile de la milice. Malgré cela, j'ai pu assez librement admirer la résidence royale des futurs souverains d'Italie, magnifique édifice du xv<sup>e</sup> siècle. Mais au bout d'un moment, alors que je me croyais seul, je me rendis compte



de Turin, prise de la place du Château.



La salle du trône au Palais royal de Turin.



La princesse royale Marie-José, photographiée en tenue de cour.



Un portrait récent du prince Umberto d'Italie.

ture de la Cour vint chercher la malade pour la transporter auprès des souverains belges. Le prince Umberto, prévenu d'urgence de l'accident, arriva à Bruxelles et, lorsque l'état de la princesse le lui permit, il la ramena en auto à Turin.

Examinée et soignée par les médecins, ceux-ci firent une déclaration qui plongea le prince dans une grande affliction : l'accident survenu à la jeune femme lui interdisait dorénavant tout espoir de maternité. Cette effroyable nouvelle n'a fait, cela va sans dire, qu'accentuer gravement le désaccord qui existait déjà entre les deux époux, car si la princesse n'a pas cessé d'aimer son mari, malgré ses fredaines répétées, et si le mariage qu'elle a contracté fut, de sa part, un mariage d'amour, il est de notoriété publique dans les milieux bien informés que le prince n'a jamais éprouvé les mêmes sentiments que la princesse Marie-José. C'est par raison d'État qu'il aurait, après bien des hésitations, accepté de se marier.

Cette pénible situation décida la reine Elisabeth de venir à Turin avec l'espoir de ramener le calme dans le jeune ménage. La reine séjourna quelque temps au palais royal de Turin et accompagna ses enfants au château royal de San Rossore. Son intervention eut-elle le résultat attendu ? Cela paraît peu probable si l'on s'en rapporte aux discussions souvent aigres-douces que les domestiques entendent trop fréquemment. Le prince n'en continue pas moins à visiter ses nombreuses amies, et,

tout récemment encore, alors qu'il se trouvait avec son épouse au palais de la marquise de X... qui donnait une soirée en leur honneur, Umberto quitta vers minuit les salons de la marquise, prétextant une indisposition, et, laissant la princesse seule, il ne réintégra son palais qu'aux premières heures du jour ; il avait fait une visite galante qui s'était prolongée.

Ce que chacun sait et ce que personne n'ose dire, car il faut savoir qu'il y a, pour quiconque émet son opinion sur la famille régnante ou sur le régime actuel, des représailles excessives — c'est que, en fermant les yeux sur ces escapades amoureuses, certains travaillent, derrière le prince, à « déplumer son panache ».

La conclusion de cette enquête est que, je le répète, tout ce qui a été dit, rapporté, écrit, publié sur un drame entre la princesse Marie-José et la vedette cinématographique Jeanette Mac Donald est une histoire qui ne repose sur rien. Seuls, les dissentiments existant entre le prince et la princesse de Piémont ont pu prêter à une confusion, et le nom de la vedette italienne Aylmer a pu être transformé pour les besoins d'une cause que j'ignore complètement.

Pas de coups de revolver, pas de sang versé, pas de vitriol. La seule blessée en cette affaire est la petite princesse belge que les Italiens n'ont pas plus adoptée que son mari. Il faut la plaindre et s'incliner bien bas devant son amour malheureux.

ARMAND VILLETTE.



La vedette américaine Jeanette Mac Donald, photographiée lors de la réalisation de Parade d'Amour.

# Petites Histoires



## du Commissaire

### LE CAMBRIOLEUR

— L'histoire que je vais vous raconter ce soir, dit Le Dantec, ne m'est pas personnelle. Elle est arrivée à mon collègue Ripart, avec lequel j'étais très lié au temps de nos communs débuts. C'était, mon Dieu, un fonctionnaire assez original. Il avait n'être entré dans l'administration que pour se documenter, et, de fait, il se documentait du matin au soir, prenant un intérêt beaucoup plus psychologique que policier à toutes les affaires qu'on amenait devant lui.

« Il écrivait, je crois, dans quelques revues et faisait même des vers. Il me revient à l'esprit, en ce moment, un quatrain qu'il m'avait récité à plusieurs reprises et qui peint assez bien l'état d'âme de mon héros à l'époque où se place ce récit. Peut-être m'arrivera-t-il d'estropier un peu son texte, mais c'était quelque chose dans ce goût-là :

*Par les décors, les jours s'en vont cahin caha.  
Tour à tour attendris, moqueurs ou bucoliques,  
Nous regardons passer les jours mélancoliques  
Où l'instant qui s'en vient vaut l'instant qui  
s'en va.*

« Si je vous cite ce fragment, c'est parce qu'il me paraît tout à fait adéquat à la vie que menait mon personnage et qui ressemblait fort à une vie de polichinelle.

« Il était perpétuellement amoureux, le bougre, et pas toujours de la même.

« Il occupait non seulement son temps à regarder passer la vie, mais à regarder passer l'amour. Au temps où se place mon récit, il était éperdument amoureux d'une petite commerçante, majeure depuis quelques années déjà et dont la réputation d'austérité était bien assise.

« Comment advint-il qu'il apprivoisât cette oiselle farouche ?

« Il ne me l'a jamais dit, car il était discret, comme il convient de l'être sur de tels chapitres. Je savais seulement, par d'autres que lui, qu'il rôdait souvent dans le voisinage de la belle.

« Ce que j'ignorais, c'était que le brigand était arrivé à être du dernier bien avec la jeune personne, laquelle était encore en puissance de mère et ne pouvait pas, par conséquent, lui ouvrir tout bonnement sa porte.

« Pour la rejoindre, il usait d'un stratagème peut-être pas très neuf, mais en somme assez ingénieux, qui consistait à se cacher sous un comptoir et à se faire enfermer dans la boutique à l'heure du couvre-feu.

« J'ai tout lieu de croire que ces amours romanesques, pimentées de l'attrait du fruit défendu, duraient depuis quelque temps déjà, quand il lui advint, une belle nuit, une aventure fâcheuse. Alors qu'il se préparait à partir, la mère de la jeune personne, éveillée par quelque bruit, se leva et voulut pénétrer dans la chambre de sa fille, qu'elle supposait sans doute victime d'une indisposition. Il n'eut que le temps d'ouvrir la fenêtre, d'enjamber la balustrade et de sauter d'un pied léger dans la cour de l'immeuble.

« Déjà la fenêtre s'était refermée derrière lui, et glissant dans l'ombre propice aux amoureux, il gagnait la sortie, une grande porte cochère trouée par un portillon, qu'on ouvrait au moyen d'une tige connue des locataires. Soudain, le concierge de la maison, dont la loge se trouvait dans la cour juste au pied de l'endroit où il avait sauté, et qui n'était pas encore endormi, alerté par le bruit que le galant avait fait en sautant, sortit de son antre, un revolver à la main, en criant :

« — Au voleur ! Au voleur ! Rendez-vous ou je fais feu.

« Mon amoureux transi n'ayant pas jugé

à propos de répondre à ces objurgations, le cerbère, sans avancer sous la voûte, tira devant lui deux coups de revolver, dont les balles sifflèrent aux oreilles du fugitif. Celui-ci venait de mettre la main sur la ficelle de la tarette.

« La porte s'ouvrit et se referma presque en même temps. Ayant pris ses jambes à son cou, l'amoureux fuyait maintenant dans la rue, par bonheur déserte. Quand il eut tourné au premier croisement dans une ruelle obscure, il souffla, puis repartit tranquillement.

« Je ne vous aurais pas conté cette histoire, qui n'a rien que de très banal, si elle s'arrêtait là.

« C'est la suite qui lui a ajouté du sel. Le lendemain matin, vers dix heures, mon excellent collègue était assis dans son bureau, où il enregistrait le courrier, quand on introduisit un personnage qu'il connaissait fort bien, au moins de vue, et avec lequel il avait failli faire une connaissance plus intime, mais plus fâcheuse, la nuit même. C'était le concierge de l'immeuble où habitait sa dulcinée.

« Un peu éberlué par l'entrée de ce personnage, mon ami se demandait ce que sa présence signifiait, et une inquiétude commençait à poindre en lui. Avait-il par hasard été reconnu ?

« Il cherchait à lire sur la figure du portier ce que celui-ci avait dans le crâne. La face de cet honnête homme était bonne, mais grave. Elle pouvait être pleine de reproche, mais elle pouvait aussi s'accuser que le légitime souci d'un fidèle gardien.

« — Monsieur, commença le visiteur, je viens vous faire une déclaration rapport à une tentative de cambriolage qui a eu lieu cette nuit dans l'immeuble dont j'ai la garde.

« Quelques secondes, le « cambrioleur » se demanda si le déclarant parlait sérieusement. Mais le doute n'était pas possible. L'homme qui possédait cette bonne face était incapable de manier l'ironie à une telle puissance. Il pensait ce qu'il disait.

« La physiologie du fonctionnaire se détendit dans un large sourire, il désigna à son interlocuteur un siège et, saisissant son porte-plume, il dit :

« — C'est très grave, en effet. Je vais recueillir votre déclaration par procès-verbal. Je vous écoute.

« Le concierge commença sa narration : le saut dans la cour, la fuite d'un homme, les sommations, les coups de revolver, la disparition de l'inconnu.

« — Vous pouvez être tranquille, mon brave, affirma énergiquement le fonctionnaire. J'y veillerai moi-même. J'aime à faire du service actif à mes moments perdus. Ne vous étonnez donc pas si vous me voyez rôder autour de la maison.

« Puis, certain désormais de pouvoir jouer la difficulté, il observa :

« — Mais vous ne m'avez pas donné le signalement de ce cambrioleur.

« — Je n'ai vu que sa silhouette de dos au moment où il ouvrait la porte. Il était à peu près de votre taille et de votre corpulence, voilà tout ce que je puis vous dire.

« — Comme signalement, c'est un peu vague. Enfin, comptez sur moi, je vais mettre toute la police sur pied pour découvrir votre homme.

« Quand le concierge eut disparu, un sourire méphistophélique fleurit la face de mon ami, mais, esclave de son devoir professionnel, il transmit fidèlement au service compétent la pièce qu'il venait de rédiger.

« La police était sans doute mal faite en ce temps-là, car elle n'a jamais découvert l'auteur de ce pseudo cambriolage.

LE COMMISSAIRE.

# les films policiers = LA BANDE = DES HUIT REFLETS



David Craisson est blessé mortellement par Norton.

La Bande des huit reflets est un film américain aussi peu policier que possible, encore que nous nous trouvions en présence d'une demi-douzaine de bandits gentils dont les aventures audacieuses mériteraient que la police s'occupât d'eux avec plus de vigilance. Mais l'auteur n'a voulu nous montrer que ces grands malfaiteurs dans l'exercice de leur métier, et il a négligé de les mettre en lutte avec leurs adversaires naturels, les détectives de tous grades.

En Amérique, un tel scénario doit paraître très vraisemblable, si nous en croyons les récits qui nous ont été faits des exploits des bandits de Chicago; en France, il est déconcertant: question de latitude. Nous ne pouvons pas voir ici avec les mêmes yeux que les Américains habitués à toutes les turpitudes.

Voilà pourquoi le film réalisé par William K. Howard, avec la collaboration d'artistes éprouvés comme Edmund Lowe, Marguerite Churchill, Earle Foxe, Regis Toomey, Eddie Gribbon, Robert Mac Wade et une nombreuse figuration, a un peu stupéfié les spectateurs professionnels de la présentation.

Je dois me hâter d'ajouter, après ces critiques, que cette réalisation a été faite avec beaucoup de soin, que la mise en scène est impeccable et que, somme toute, le film tel qu'il est n'est ni ennuyeux ni désagréable. Je ne lui reprocherai, au point de vue de l'exécution, que quelques lenteurs explicables par ce fait qu'il s'agit d'un film parlant anglais rendu muet pour son exploitation en France. C'est là un des défauts de ce genre d'opération qui exige, en outre, pour sa compréhension, un trop grand nombre de sous-titres. La sonorisation est convenable.

Les « Huit Reflets » forment une bande redoutable dont le chef, David Craisson, a toutes les apparences d'un parfait gentleman. De fait, il est reçu dans les salons les plus fermés, ce qui lui permet d'indiquer à ses associés les meilleurs coups à exécuter. C'est ainsi qu'au cours d'un grand mariage auquel ils assistent comme invités, les

complices de David Craisson entraînent Cyrus Holt, administrateur-délégué de la Trinity Bond and Trust Company, le ramènent à sa banque et parviennent à se faire délivrer un fort paquet de titres au porteur d'une valeur de deux cent mille dollars.

La police est alertée. On soupçonne la mystérieuse bande des huit reflets d'être l'auteur de ce vol de grande envergure qui porte bien sa marque. Et les inspecteurs se mettent en campagne... Il n'en sera plus jamais question. Dès ce moment, la police disparaît et laisse le champ libre aux bandits. Ils ne se font pas faute d'en user, je vous l'affirme.

David Craisson flirte avec miss Helen Rankin, jeune fille de la haute société américaine. Helen ne peut se défendre d'un sentiment de tendre sympathie pour ce jeune homme élégant et distingué bien qu'elle soit à la veille de se fiancer au jeune Richard Holt, neveu de l'administrateur-délégué de la banque qui a reçu la visite des bandits. Le soir même du vol, David remet à la jeune fille, qui l'accepte avec joie (mœurs américaines), un pendentif de grande valeur, en la priant de le porter toute la soirée, car Helen a promis à Richard Holt d'aller souper en sa seule compagnie dans un établissement de nuit (de plus en plus mœurs américaines).

Nous sommes à l'Olympic Club, dancing secrètement dirigé par Norton, lieutenant de Craisson. Voici Helen et Richard Holt. Le pendentif de la jeune fille est remarqué par Norton et aussitôt signalé aux « Huit Reflets » présents.

Dès que Richard Holt et Helen Rankin ont quitté le dancing, ils ne tardent pas à s'apercevoir que leur auto est suivie par une autre voiture. Inquiet, Richard force la vitesse; sur le point d'être rejoint, il prend un virage trop court: c'est l'accident.

Le lendemain, Norton et ses hommes se retrouvent chez David Craisson. L'un des bandits montre au chef les bijoux provenant du coup de la veille. Craisson, atterré, reconnaît le pendentif qu'il a donné à Helen. Il garde le bijou, congédie les

hommes et reste seul avec Norton; il veut avoir une sérieuse explication. A ce moment, le domestique annonce Richard Holt. Celui-ci vient informer Craisson de l'accident de la nuit précédente et le rassure en même temps sur l'état de la jeune fille. Bon petit cœur!

Cet entretien est interrompu par l'arrivée inopinée d'un nommé Red qui, sous la menace de son revolver, fouille les assistants et accuse Craisson de ne pas lui avoir donné la part qui lui revenait dans les vols commis ces derniers temps. Parmi les bijoux extraits par Red de la poche de David, Richard reconnaît avec stupeur sa montre et le pendentif d'Helen. Il veut quitter au plus tôt Craisson, mais ce dernier le retient et le prie de passer dans une pièce voisine.

Le chef des « Huit Reflets », son lieutenant Norton et Red ont une explication orageuse; les manœuvres déloyales de Norton éclatent. Craisson le congédie et le remplace par Red.

La bande des huit reflets est disloquée. Furieux, Norton amène ses complices contre David. Les hostilités vont être menées grand train. Pour commencer, Richard Holt est capturé et placé sous bonne garde. Mais le chef n'est pas homme à se laisser intimider. Tout d'abord, il s'emploie à libérer Richard dont il apprend la séquestration à l'Olympic, dans les appartements particuliers de Norton.

Avant d'agir, il désire avoir un entretien avec miss Rankin. Norton avait eu la même idée. Craisson arrive chez Helen au moment où Norton se préparait à l'accuser. L'entrevue des deux hommes est assez froide. Norton prend bientôt congé après avoir donné rendez-vous à Craisson pour le soir même à l'Olympic Club.

Resté seul avec Helen, le chef des bandits feint de ne pas comprendre l'aveu à peine déguisé que la jeune fille lui fait de son amour, et, généreusement, il lui parle de Richard Holt, de ses rares qualités et de sa tendresse pour elle.

Quelques heures plus tard, tandis qu'au dancing la fête est dans son plein, Craisson, se sacrifiant, délivre Richard Holt et est blessé mortellement par Norton; avant de tomber, il a encore la force d'abattre son ancien lieutenant et complice.

La bande des huit reflets, disloquée depuis quarante-huit heures, est maintenant inexistante. Et la police n'y est pour rien. N'est-ce pas là une démonstration éclatante? Et que de frais épargnés aux contribuables!

DANTIN.

## LE KNOT SUPPLICE BARBARE

Les détails de ce supplice barbare paraissent à peine croyables, à notre époque, et semblent plutôt un effroyable souvenir de l'Inquisition.

Et pourtant, il y a quelques années, c'était l'horrible châtement que connaissaient encore les criminels russes.

On ôtait la chemise du condamné, on lui passait une courroie autour du cou. On lui attachait ensuite les pieds, avec une lanière, à une pièce de bois, qui offrait, dans le haut, une échancrure dans laquelle venaient s'emboîter le cou et les bras du patient. La courroie passée autour du cou servait à lier ensemble les deux bras, un peu au-dessus du poignet; puis elle allait aboutir à un anneau de fer fixé au bas de la pièce de bois et correspondant à un second anneau fixé dans le côté opposé, et où étaient retenus les pieds du supplicié. Dans cette position, il tendait forcément le dos et ne pouvait plus bouger.

Une fois ces apprêts terminés, on lisait à haute voix la sentence, et pendant cette lecture chacun devait avoir la tête découverte.

Armé du knout, fouet à manche de bois ayant un pied de long, auquel pendait une forte lanière de cuir, le bourreau commençait alors ses fonctions redoutables en se tenant à une certaine distance du criminel. Entre chaque coup, il marquait toujours un temps d'arrêt de cinq à six secondes, et, tous les dix ou quinze coups, on changeait la mèche du fouet que le sang et l'humidité de la terre amollissaient.

Le criminel étant défilé, le bourreau lui appliquait, sur le front, une pièce de fer garnie de pointes qu'il faisait entrer dans la chair, en frappant avec la paume de la main. Cela fait, il prenait de la poudre à canon et en frottait vigoureusement la plaie qu'il venait de créer. Ensuite, il enfonçait dans les narines du patient une sorte de pince tranchante et pointue qui broyait les cartilages et déchirait les chairs éclatant sous sa pression.

Il arrivait parfois que, malgré cette terrible exécution, le criminel n'avait pas encore rendu l'âme. Sans aucun soin, on le conduisait alors dans son cachot, où, inévitablement, la gangrène ne tardait pas à apparaître, le faisant mourir dans des souffrances horribles.

La guillotine est vraiment bien douce chose!

JEAN CEY.

## AU SECOURS

Que cet homme soit  
votre mentor et ami!

Lecture gratuite de votre vie!

Il donne des conseils concernant les affaires, le mariage, la santé et les questions de ménage. Le Dr Cooper dit: L'exactitude surprenante avec laquelle il lit votre passé et votre avenir est saisissante. Si tout homme avait eu un



mentor comme lui à ses côtés, dès le début de sa carrière, il aurait pu éviter les déceptions et les chagrins accablants du passé. Il dit lui-même: Je serai dans votre vie, de telle sorte que je puisse faire quelque chose de bien pour vous; ne négligez donc pas de m'en donner la possibilité. Envoyez-moi votre nom et votre adresse, ainsi que votre date de naissance, le tout écrit lisiblement, et, si vous le jugez bon, joignez deux francs en timbres-poste détachés de votre pays (pas de pièces de monnaie) pour couvrir les frais d'écriture et de port. Il vous fera parvenir gratuitement une lecture de votre vie. Astral Dépt. 3576, rue de Joncker, 41, Bruxelles (Belgique). Affranchir chaque lettre de 1 fr. 50.

DISQUE  
"RADIO"  
12 francs  
Envoi du catalogue, gratis  
franco sur demande.  
EDISON BELL  
22, rue Saint-Augustin  
PARIS (2<sup>e</sup>)

**BERKEL**  
L'HOMME QUI A VAINCU LA ROULETTE  
ET QUI A DEVOILÉ DANS  
POLICE-MAGAZINE  
Les Mystères de Monte-Carlo  
à bien voulu écrire:  
Quelques conseils  
qui valent de l'or  
FACILES A COMPRENDRE,  
AVEC DES EXEMPLES TRÈS CLAIRS,  
TRÈS SIMPLES A SUIVRE  
Ces Conseils s'appliquant à tous les Jeux  
vous permettront de jouer avantageusement  
aux Courses, aux Cartes, à la Boule  
Envoi franco contre 5 fr. en timbres, mandats,  
billets français, adressés ÉDITIONS DU SPHINX  
9, rue Marcel-Renault, PARIS (17<sup>e</sup>).

SANS RIEN VERSER D'AVANCE  
vous pouvez  
avoir pour  
12 versements  
mensuels de... **45 frs**  
notre **Montre-Bracelet OR**  
pour Homme  
Prix ..... 540 francs  
Mouvement **CO-RE** QUALITÉ PARFAITE  
GARANTIE 5 ANS  
SUR FACTURE  
Catalogue Général N°72 sur demande  
**COMPTOIR REAUMUR** 78, Rue Réaumur, PARIS

**FAITES-MOI CONFIANCE...**  
Contre 1 timbre français de 50 centimes (étranger 1 fr. 50) et sous enveloppe fermée, j'envoie sur demande seulement mon nouveau catalogue 1931, catalogue qui contient de nombreux extraits et des tables de matières très détaillées des ouvrages annoncés, tous ouvrages curieux, intéressants et qui ne vous causeront aucune déception. A. QUIGNON, éditeur, 16, rue Alphonse-Daudet, Paris (XIV<sup>e</sup>).



Le chef des « Huit Reflets », son lieutenant Norton et Red ont une explication orageuse.

## CONCOURS

Tout lecteur qui enverra avec ce BON une réponse exacte à ARTIST'S SERVICE, 22, Place Charles-Fillion, Paris-17<sup>e</sup>, recevra un Œuvre d'Art de 50 francs. — Joindre une enveloppe timbrée portant votre adresse.  
**RIEN A PAYER POUR PARTICIPER A CE CONCOURS**

Trouvez les noms de 2 villes de France en remplaçant les 4 traits par 4 mêmes lettres (lettre répétant la membrane des oiseaux leur servant à voler.)



On vient d'expérimenter à Washington un gilet destiné à préserver les policiers des balles qu'ils peuvent recevoir au cours d'arrestations difficiles. Voyez le sourire de l'inventeur du gilet, s'appuyant à recevoir dans... le gilet une balle qui ne le tuera point. (W. W.)

## D'une semaine à l'autre

**LA COLONIE D'AMOUR LIBRE** — Telle était la belle œuvre que voulait réaliser miss Minnie Dilley, une septuagénaire de Forty-Fort, en Pensylvanie. Pour la bien mener à bien, elle avait sollicité le concours de M. Thomsen, un industriel de Pittsburgh, avec lequel elle échangeait une volumineuse correspondance.

Cette idée de colonie de Cythère n'était pas méchante; loin de là, elle semblait avoir germé dans l'esprit faible d'une visionnaire. Mais Mrs. Frames Thomsen en prit ombrage. La liberté, pour elle, semblait confiner à l'adultère, et la perspective de perdre son mari l'affola.

Pendant un certain temps, elle résista, la logique conserva la suprématie, puis, un jour, croyant que miss Dilley pratiquait la sorcellerie, persuadée qu'elle exerçait une influence démoniaque sur son époux, elle prit la résolution de s'expliquer avec cette femme dangereuse. Elle parcourut 200 milles, emportant, caché dans son sac de voyage, un tesson de bouteille.

Ayant reproché à la vieille demoiselle ses agissements étranges, une discussion s'éleva entre les deux rivales et, à bout d'arguments, Mrs. Thomsen, avec son arme improvisée, trancha la gorge de son adversaire.

Et voilà pourquoi les amoureux, méprisant les contingences sociales, n'auront pas le paradis de leurs rêves.

**LA BELLE DES BELLES.** — Dans l'argot des bagnards, la belle des belles, c'est la liberté, l'évasion. Elle va bientôt perdre de son charme, de son attrait, si l'on en juge par la facilité avec laquelle les forçats l'obtiennent.

Chaque jour, on apprend que des condamnés ont pris la fuite, mettant un terme anticipé à leurs travaux forcés. Rien que la semaine dernière, on a annoncé officiellement — ce qui laisse entrevoir un nombre bien supérieur — les évasions de quelques Guyanais de marque; l'hôtelier monégasque Étienne Blengino, qui assassina sa femme et une de ses filles; Rotzinger, condamné par la Cour d'assises de la Seine; Chaumeron, par la Cour d'assises de la Gironde; Sigara, par les Assises du Var; Rigouard, condamné par le Conseil de guerre de Toulon; Bramard, qui tua deux fillettes dans le Calvados en 1927, et Sirot qui, en 1928, assassina une couturière à Neuilly-sur-Seine.

A qui le tour?

**DRAMES LAMENTABLES.** — Deux sexagénaires vivaient étroitement unis dans un immeuble de l'avenue Victor-Emmanuel-III, où ils étaient concierges, lorsqu'un jour la démente vint hanter la petite loge. M<sup>me</sup> Anna Rouillac, sur le point d'être internée, supplia son mari de lui épargner, en la tuant, le supplice du cabanon. Drame atroce. Bon mari jusqu'au bout, M. Rouillac tua sa femme, pour lui éviter des souffrances, et se tira ensuite une balle dans la tête.

...Autre drame de la neurasthénie, non moins lamentable. Malade, M<sup>lle</sup> Bouyssou, une employée de banque qui vivait avec sa mère infirme, dans un modeste logement de la rue de la Butte-aux-Cailles, la tua à coups de revolver; puis, son arme s'étant enrayée, s'ouvrit les veines avec un rasoir et attendit la mort en égrenant un chapelet.

**A LA SANTÉ.** — Quelques lignes à ajouter à l'enquête de Maurice Coriem, et qui démontrent que l'ambiance est toujours dangereuse. Fils d'un directeur de prison, greffier-comptable à la santé, Henri Laguesse, ayant vécu depuis sa naissance au milieu des prisonniers, aurait dû subir l'influence moralisatrice des établissements pénitentiaires. Las! Au contact des voleurs, il devint voleur lui aussi et il puisait dans la caisse, tout comme un vulgaire comptable indélicat, falsifiant les écritures avec un talent qui lui envieraient les plus adroits spécialistes de ce genre d'escroquerie. Il aurait détourné près de deux cent mille francs.

Henri Laguesse, qui, chaque soir, pouvait, heureux et libre, s'écrier: « Je sors de la Santé! » vient d'y rentrer pour une durée indéterminée, mais de loin supérieure aux

huit heures quotidiennes qu'il avait, depuis de longues années, coutume d'y demeurer.

**LA SEMAINE SANGLANTE.** — A Paris, dans un autobus, un mari abandonné blesse sa femme de six coups de couteau; dans la grotte de la Cascade, au bois de Boulogne, un Russe, chauffeur de taxi, tue sa maîtresse à coups de revolver et se fait sauter la cervelle; rue de l'Espérance, un agent est blessé d'une balle de revolver par un énergumène qu'il venait d'arrêter.

A Tunis, un Français poignarde son gendre et un ami de celui-ci; un Européen est trouvé assassiné, la poitrine trouée d'une balle. A Marseille, un Polonais frappe sa maîtresse à coups de rasoir; l'ami d'une boulangère est blessé à coups de revolver par le beau-frère de celle-ci. A Nanterre, une femme tire sur son mari. A Clermont-Ferrand, un Polonais tue son amie d'une balle dans la tête. A Calenzana (Corse), un homme décapite sa femme avec un rasoir.

A Argentan, une femme blesse son mari d'un coup de revolver. A Briare, le cadavre d'un cheminot étranglé est découvert dans le canal. A Ecully, près de Lyon, un adolescent tue sa mère à coups de revolver. A Grayssas, un propriétaire abat son beau-père à coups de fusil. A Saumur, un journalier tue sa femme et se suicide. A Reims, un marchand de journaux tente de tuer sa maîtresse et de se suicider. A Lyon, une femme frappe son mari avec un marteau; un mari abandonné tire sur sa femme et se suicide. A Barr (Bas-Rhin), un jeune homme tue son ancienne maîtresse qui refusait de l'épouser, etc.

**LE MYSTÈRE DE LA CHAMBRE 9.** — Magnifique sujet de roman policier, superbe scénario de film à épisodes. Une chambre d'hôtel dans le quartier de l'Étoile. Un couple; lui la cinquantaine, portant beau; elle vingt ans, frêle et jolie. Quelques heures plus tard, la jeune femme, nue, est étendue, glacée, sur le lit en désordre, un oreiller cache son visage. Son compagnon a disparu. Qui est-elle? Qui est-il?

Grâce à un carnet, la morte est identifiée: c'est M<sup>me</sup> Andrée Picard. Une de ses anciennes amies la reconnaît, elle a travaillé avec elle à Boulogne.

Toute une nuit, les inspecteurs de M. Guillaume cherchent, fouillent le passé de la jeune femme. Et ils trouvent. Ils apprennent qu'elle entretenait des relations avec un courtier en poèmes de terre dont le signalement correspond à celui de l'homme mystérieux.

C'est un nommé Julien Lepère qui demeure rue d'Alésia. Le chef de la Brigade spéciale part pour Montrouge et rencontre le Commissaire du quartier qui lui tend une lettre dans laquelle le courtier annonce qu'il va se suicider avec sa femme. On ouvre l'appartement et on trouve... un chat miaulant plaintivement. Tous les papiers de famille, toutes les photographies du couple, ont disparu; les cadres vides pendent lamentablement. L'oiseau s'est envolé! Le mystère grandit.

De son côté, le docteur Paul, avec son scalpel, fouille les chairs du cadavre pour lui arracher son secret. Le pauvre corps mutilé n'apprend pas grand-chose aux enquêteurs: Andrée Picard est morte asphyxiée. Etouffée par son amant? Accidentellement? Lui seul pourrait le dire! Il a fui, lâchement, comme un assassin, qu'il n'est peut-être pas!

Et M. Gaillard, époux trahi, pleure quand même la mère de son enfant. Celle qui menait une vie double, paisible et tranquille dans son foyer; factice et bruyante dans les boîtes de Montparnasse, dans les bouges de la rue de Lappe avec son amant quinquagénaire. Son sac à main dit avec éloquence quelle pouvait être l'existence de cette femme. Avec le bâton de rouge, la poudre de riz, le rimmel voisinaient des cartes de maisons de rendez-vous, des photographies obscènes, des dessins pornographiques qu'on ne rencontre pas habituellement dans le sac d'une petite employée, bonne mère, fidèle épouse.

Mystères de la chambre 9!

JEAN CARON.

## On accuse, on plaide, on juge...

A propos d'un legs de 315 millions.

Le duc Charles II de Brunswick mourut en 1873, laissant, par testament rédigé et déposé à Paris, sa fortune évaluée à 313 millions à la ville de Genève; mais comme le duc avait dans les dernières années de sa vie donné des signes de dérangement mental, ses descendants attaquèrent son testament, qu'ils estimaient nul.

Les présidents Waldeck-Rousseau et Viviani plaidèrent successivement devant le tribunal civil de la Seine et la ville de Genève gagna son procès, il y a quarante ans...

A présent, la même instance est de nouveau au rôle de la 1<sup>re</sup> Chambre; elle est reprise par le comte de Civry, dernier descendant du duc Charles II de Brunswick qui base son action sur des documents déclarés authentiques depuis quelque temps et jadis contestés.

Ces documents sont les lettres patentes conférant à la fille du duc Charles — mère du comte de Civry, l'actuel demandeur — le titre de comtesse de Colmar.

Ce procès qui sera plaidé par M<sup>e</sup> Paul-Boncour occupera plusieurs audiences, d'autant plus qu'il soulève d'importantes questions de droit international.

**L'argent et la machine à coudre.**

Un brave ouvrier électricien, M. Lannoy, rentrant un jour chez lui, s'aperçut que sa femme était partie en emportant, comme il est d'usage, les économies du ménage et la machine à coudre; il n'eut d'autre ressource que de porter plainte et de demander le divorce.

L'enquête de police révéla que l'épouse était chez un Algérien devenu son amant; elle demeura chez celui-ci cinq mois, puis, en femme décidément volage, le quitta... en lui reprenant l'argent qu'elle avait emporté de chez son mari et la machine à coudre.

Que pensez-vous que fit le sidi? Il ne perdit pas son temps à se lamenter, mais assigna M. Lannoy en restitution de l'argent et de la machine à coudre que lui-même avait, cinq mois auparavant, pris avec la femme chez le mari.

Après plaidoirie de M<sup>e</sup> Rozelaar pour l'époux trompé, volé et assigné, le juge de paix débouta l'Algérien de sa demande imprévue.

**L'amour dans les prisons.**

M<sup>me</sup> Maryse Choisy, lorsqu'elle écrivit *Un mois chez les filles*, fit, paraît-il, un stage de trente mois dans une de ces maisons que, suivant le cliché, la morale réprouve, mais que la police tolère.

Quand la femme de lettres prépara un autre volume intitulé *L'amour dans les prisons*, elle ne poussa pas l'amour de la chose vue jusqu'au point de se faire hospitaliser à Saint-Lazare ou à Fresnes; elle se contenta de recueillir des opinions autorisées, parmi lesquelles se trouvait celle d'un nommé Blanchot, ex-forçat que certains vols à main armée accompagnés de tentatives de meurtre avaient envoyé pour sept ans à la Guyane, d'où il était revenu très documenté comme bien on pense sur la vie des bagnards; ledit Blanchot fit volontiers part de cette documentation à M<sup>me</sup> Maryse Choisy, qui s'en servit pour des passages de *L'amour dans les prisons*.

Or, l'ex-bagnard mourut... Sa mère alors s'adressa à l'auteur de *Un mois chez les filles* et lui réclama... la moitié des droits d'auteur de *L'amour dans les prisons* comme prix de la collaboration de son fils. M<sup>me</sup> Maryse Choisy ne voulant rien entendre, la mère exigeante lui fit un procès.

**Le Comte Gilbert de Bourgogne était un escroc.**

Depuis quelque temps, de nombreux commerçants parisiens recevaient la visite d'un jeune homme, correct, élégant, beau parleur, qui leur achetait sans marchander

bijoux, fourrures et objets d'art; quand les commerçants voyaient le nom de leur client gravé sur un finbristol: « comte Gilbert de Bourgogne », ils acceptaient sans récriminer le chèque qui payait l'achat et qui était... sans provision.

Des plaintes furent ainsi déposées contre l'aristocratique acheteur, lequel, d'ailleurs, n'était ni comte, ni de Bourgogne, mais s'appelaient plus prosaïquement Léon Abet, pauvre d'argent et plus encore de scrupules; il vivait d'escroqueries et d'abus de confiance, ce qui lui valait de posséder, faute d'autre chose, un casier judiciaire déjà largement garni.

Le pseudo comte vient de voir mettre un terme à ses exploits, car, arrêté par la police judiciaire, il a été mis à la disposition de MM. Laugé, Ordonneau et Sausser, juges d'instruction, qui le réclament tous trois.

**La Lionne des Mouffetards est mécontente.**

L'antique Cour des miracles avait été, l'an dernier, reconstituée par un impresario qui, dans de sombres et impressionnantes catacombes, présentait aux visiteurs des apaches notoires, s'il est permis de dire, et des « clochards » en loques.

Apaches et clochards étaient, en vérité, des artistes qui, la soirée terminée, revêtaient leurs démocratiques vestons ou leurs visons du grand fourreur; la Lionne des Mouffetards, notamment, était à la ville M<sup>lle</sup> Ixo, de l'Opéra-Comique et de la Scala de Milan; pieds nus, en guenilles, une longue chevelure hirsute sur les yeux, elle épouvantait les spectateurs.

M<sup>lle</sup> Ixo, pour être ainsi la Lionne des Mouffetards, recevait un cachet quotidien et avait un contrat de plusieurs mois avec l'impresario; or celui-ci, un beau soir, préféra un cul-de-jatte à la Lionne des Mouffetards et renvoya celle-ci sans autre forme de procès. M<sup>lle</sup> Ixo peu satisfaite du procédé, réclame à présent vingt-cinq mille francs de dommages-intérêts à l'impresario père de la Cour des miracles.

M<sup>e</sup> Théodore Valensi plaidera pour l'artiste prochainement devant le conseil des prud'hommes.

**Le scandale des Halles.**

M. Benon, juge d'instruction qui a pour tâche de faire la lumière sur les corruptions du jury d'expropriation, a entendu Modeste Asset, membre du jury, inculpé pour avoir proposé à certains expropriés de leur faire obtenir une majoration considérable de leur indemnité, moyennant une ristourne importante pour lui.

Modeste Asset, assisté de M<sup>e</sup> de Moro-Giafferi, a nié vivement avoir participé à toute corruption, de même que M. Henri Brunet, cafetier, lui aussi juré et mis en cause par les expropriés des Halles.

**Moralité.**

Un dancing est-il un lieu immoral? telle est la question qui prochainement sera posée au tribunal civil de la Seine.

En l'occurrence, un hôtel montmartrois vit, il y a quelque temps, s'installer dans l'immeuble voisin du sien, appartenant au même propriétaire, un dancing.

L'hôtelier estimant qu'un dancing est un lieu immoral, de nature à porter atteinte à la bonne réputation de sa maison, a fait sommation à son propriétaire de donner congé au dancing, le propriétaire ne s'inclinant pas, l'hôtelier l'assigne en cent mille francs de dommages-intérêts.

« Attendu, dit l'assignation, qu'un dancing est un lieu d'une moralité douteuse dont le voisinage compromet la respectabilité (sic) de l'établissement du requérant, que, de plus, la musique et le bruit du dancing troublent la tranquillité des locataires qui viennent passer un petit moment à l'hôtel (resic), etc. »

Le tribunal devra donc dire si la moralité est plus douteuse au dancing où les couples conversent, en dansant, qu'à l'hôtel où ils continuent la conversation.

SYLVIA RISSER.



Le prince Bertrand de Faucigny-Lucinge, accusé de complicité d'escroquerie, a comparu devant la XIV<sup>e</sup> chambre correctionnelle. Les débats continueront le 8 mai. Sur notre photo, le prince de Faucigny-Lucinge est debout devant le box, les bras croisés, le chapeau à la main. (R.)



L'espionne allemande Mata-Hari dans son costume de danseuse.

# C.Z-211

## par une espionne de guerre

montrer trop ostensiblement, sauf dans des occasions comme celle-ci, où il aurait éveillé la suspicion à se montrer réservé.

Il était partout où était Mata-Hari. Surveillance incessante mais infructueuse jusqu'alors, et que les familiers de la danseuse attribuaient à une passion tenace.

Quelle nuit !... Mata-Hari n'était plus la femme déterminée, calculatrice que je connaissais. Elle m'avait embrassée sur les deux joues, puis sur la bouche, dès mon arrivée. Elle m'avait présentée à la ronde comme sa plus tendre amie. Des regards d'envie me poignardèrent. J'en fus gênée. Je savais que Mata-Hari était une femme extrêmement débauchée et que l'on expliquait par certaines passions anormales son dédain des hommes, lequel était volonté et mépris, mais non aversion.

Mata-Hari était loin de posséder tout son sang-froid. Elle avait bu inconsidérément avant d'arriver, et encore plus depuis qu'elle était là.

Elle avait gardé ses accessoires de scène, et dans le costume qu'on lui connaissait, c'est-à-dire simplement vêtue, si je puis dire, de deux cache-seins ornés de pierres, elle dansa pour ses amis, comme elle n'avait encore jamais dansé pour la foule.

Le petit jour avait depuis longtemps envahi les rues. La réaction de cette folle nuit commença à nous accabler. Mata-Hari, complètement grisée de champagne et de danse, ne tenait plus que difficilement sur ses jambes. Elle retomba deux fois sur sa chaise en riant nerveusement :

— Emmène-moi... Ramène-moi chez moi ! balbutia-t-elle en s'affalant dans mes bras.

— Non !... Non !... crièrent plusieurs personnages. Nous nous en chargerons !...

Elle se retourna et avec un sourire languissant :

— Restez là !... C'est elle que je veux !.

Mon collaborateur inconnu avait déjà disparu sans que personne, sauf moi, s'en fût aperçu.

J'enveloppai Mata-Hari dans un somptueux manteau de fourrure qu'elle avait laissé sur une petite table, et pas à pas je l'emmenai dehors, vers sa voiture. Le chauffeur était enfoui jusqu'au nez dans le collet relevé de son pardessus. Sa casquette tirée jusqu'aux yeux ne laissait rien voir de son visage. Il faisait si froid, par cette nuit de février. J'installai Mata-Hari sur les coussins et me penchai vers l'homme au volant.

Une seconde, il me dévolla ses traits. Mon aide !

Qu'était devenu le chauffeur ? Que m'importait après tout ?... Il ne l'avait pas tué, la chose était certaine, il avait dû le soudoyer.

La portière claqua. Mata-Hari était ivre. Le grand air l'avait achevée, au lieu de la dégriser.

### CHAPITRE XXII

#### MATA-HARI EST PRISE !...

Cinq minutes de silence. Je palpais. J'allais jouer mon va-tout. Comme un patineur sur la glace dont il n'est certain, je commençai par tâter du pied.

— Ma chère Mata-Hari !... Il y a bien longtemps que vous ne m'avez rien donné pour von Nicolai... Et je dois, même, ajouter que, jusqu'à présent, vous n'avez pas justifié vos appointements. Vous n'avez surpris aucun renseignement de valeur depuis...  
— Ha !... Ha !... Ha !...

Un rire quasi hystérique jaillit des lèvres de ma compagne. Elle se jeta lourdement contre mon épaule et recommença à rire comme une hyène.

— Pourquoi cette gaieté ? demandai-je.

— Petite fille stupide !... Vous n'avez pas compris que, ce soir, j'ai fait quelque chose de remarquable ?  
Je tremblai un moment. Était-elle ivre ou non ?...

Jouait-elle la comédie, et allais-je, dans un instant, me trouver face à face avec l'espionne redoutablement lucide ? Elle continua :

— J'ai bu !... Mais que j'aie pris beaucoup de champagne ou que je sois sobre, je sais ce que je fais !  
— Et quand allez-vous me donner cela ?  
— Tout de suite... Je suis trop fatiguée pour attendre que nous soyons rentrés...  
— Mais... le code ?...  
— Au diable le code !... Je suis fatiguée, ne comprenez-vous pas ?... Vous transcrivez vous-même le document en langage chiffré... Ecoutez-moi. Je vais vous dire ce que c'est !...

Ce n'était pas cela que je voulais. Il me fallait un document écrit. Les paroles s'envolent...  
Il allait falloir jouer serré. A comédienne, comédienne et demi. Je balbutiai :

— Je... Je... suis totalement incapable de noter !  
— Vous avez trop bu aussi, vous ?  
— Bien sûr... Le champagne me tourne la tête...  
— Essayez tout de même... Et Mata-Hari me confia :

... J'ai appris aujourd'hui que cinq mille canons de campagne, des nouveaux, des soixante-quinze, partent pour le front... Ils seront disséminés entre Soissons et Reims... Vous avez compris ?...

Je tremblais des pieds à la tête. Il ne fallait à aucun prix que cette information passât à l'ennemi. Je tenais maintenant entre mes mains la vie de combien de soldats français ?...

Je fis un geste de désespoir simulé. Je gémis :  
— Oh ! ma tête... Il me semble qu'elle va éclater ! Mata-Hari !... Mata-Hari... Je ne comprends rien du tout. Je ne pourrai rien expliquer à von Nicolai...  
— Triple buse ! gronda-t-elle. Il n'y a que moi de capable dans tout le service allemand... Qu'est-ce que cette petite fille incapable de conserver son cerveau après quelques coupes de champagne ?

Je tirai une petite feuille de papier pelure de mon sac. Je la tendis à l'espionne avec un portemine. Je la suppliai, je mendiai :

— Écrivez le message... Dites ? Écrivez-le !...

Elle m'arracha le tout des mains. Avec un sourire d'incommensurable mépris, elle appliqua la feuille contre la vitre qui nous séparait du chauffeur.

Je donnai un coup sec contre cette vitre.

— Arrêtez un instant ! ordonnai-je, et j'expliquai à Mata-Hari qui, déjà, se préparait à écrire :

— C'est pour éviter les cahots !

En réalité, c'était pour avoir un témoin ! Mon aide stoppa. Il se plaça de manière à voir sans être repéré par Mata-Hari qui du reste ne se souciait de rien d'autre que sa besogne. Elle écrivit lentement, posément. Elle indiqua tout d'abord : « Pour 70 » et quand elle eût terminé le message qui allait la condamner à mort, elle signa H-21.

Je reçus le document d'une main nerveuse. La danseuse se rejeta en arrière et tomba dans un état voisin de la torpeur. La réaction... Il était temps ! Nous arrivâmes au domicile de l'espionne, au Piazza-Athénée.

Le chauffeur et moi la conduisîmes à son appartement et la déposâmes, allongée sur son lit. Elle s'endormit aussitôt. Nous redescendîmes en silence.

En bas, je demandai à l'agent secret :

— Votre matricule ?

— G-161, mademoiselle... Où allons-nous ?

Je lui jetai l'adresse de l'établissement avec lequel la danseuse venait de passer un contrat.

Tout était fermé, naturellement. Nous éveillâmes le gardien de nuit, qui nous regarda de deux gros yeux bouffis de sommeil.

— Quoi ?... Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ?... Le feu ?...

— Urgent ! Le directeur ?

— Il dort dans une pièce contiguë à son bureau.

Le directeur fut alerté à son tour. Mon compagnon lui ordonna d'un ton impératif, en lui montrant une carte de la Préfecture de police :

— Nous avons besoin du contrat signé de Mata-Hari... C'est pour vérifier son écriture...  
— Mais il est tapé à la machine à écrire !  
Un juron. Puis G-161 s'avança :

— Donnez tout de même... On verra...  
Heureusement pour nous, il y avait toute une ligne de la main de la danseuse. La formule : « Lu et approuvé », suivie de la date.

Pendant ce temps, j'avais décroché le récepteur du téléphone et je demandais un numéro, celui qui me donnait le colonel Durand chez lui. Il dormait. Quelle attente éternelle ! Enfin, sa voix résonna.

— Je vous écoute ! Qui est à l'appareil ?

— CZ-211... Affaire Mata-Hari !...

— Oui ? Eh bien !...

— Vous pouvez venir immédiatement nous rejoindre, G-161 et moi. Elle a mordu à l'appât. Nous la tenons !...

Vingt minutes plus tard, une auto déposait le chef français à la porte. Nous entendîmes ce dernier qui grimpa l'escalier, quatre à quatre.

Je lui tendis le message. Il le lut, le relut, au moins dix fois. Un flot de sang avait coloré ses joues. Il releva enfin la tête :

— CZ-211 !... dit-il devant le directeur interloqué qui n'avait encore rien compris à l'affaire, vous avez mérité la Croix de guerre !...

Il s'assit devant l'appareil téléphonique et demanda numéros sur numéros. Partout, des ordres brefs, précis, implacables... La justice allait s'ébranler.

Puis le colonel Durand, l'agent secret et moi redescendîmes, toujours en hâte. G-161 se remit au volant de la propre voiture de Mata-Hari — dérision ! — et nous mena à nouveau avenue Montaigne, au Piazza-Athénée.

La police se trouvait déjà là... Elle avait trouvé Mata-Hari dans l'état même où je l'avais laissée, c'est-à-dire dans son costume de danseuse, quasi nue...  
Elle achevait de se vêtir quand nous fîmes irruption. Sans avoir le temps de me dire un mot, elle fut emmenée au Service secret, sur l'ordre de M. Priolet, qui venait d'opérer l'arrestation.

C'est là qu'elle put, enfin, se soulager vis-à-vis de moi, et je renonce à transcrire les épithètes ordurières dont elle m'accabla, à profusion.

Elle n'eut qu'une réponse à toutes les questions :  
— Cette vipère anglaise a tramé un complot contre moi !... Je saurai m'innocenter...  
Le public ne sut rien, tout d'abord, de ce qui s'était passé. On avait affiché, devant le théâtre, que, pour des questions de morale publique, les danses sans voiles de Mata-Hari avaient été interdites. Les journaux savaient, eux, et se taisaient encore, par ordre des autorités. Mata-Hari avait été enfermée dans une cellule à Saint-Lazare...

### CHAPITRE XXIII

#### LE PROCÈS ET LA MORT DE MATA-HARI, DITE H-21.

Le procès commença. Tous ceux qui se trouvaient à Paris à cette époque se souviennent de l'émotion, puis de l'indignation que soulevèrent les révélations rendues expressement publiques, pour impressionner ceux dont la conscience n'était pas tranquille.

Mata-Hari se défendit avec un courage et une intelligence rares. Elle ne croyait pas, elle ne pouvait croire qu'on oserait la fusiller. Elle possédait d'influents amis, elle avait fourni des indications au Service secret français, elle était au courant de bien des intrigues et comptait sur tout cela pour amoindrir la sentence. Comme elle se trompait !...

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS. — Après plusieurs succès pour le compte de l'Angleterre et de la France, l'espionne anglaise CZ-211 est démasquée à Berlin. Elle aura la vie sauve, à condition de travailler pour l'Allemagne. CZ-211 feint d'accepter ce pacte odieux, et dès lors, d'accord avec l'Intelligence Service, elle jouera double jeu. Après différentes épreuves dont elle se tira à merveille, CZ-211 a tout à fait gagné la confiance de ses chefs allemands. Le colonel von Nicolai la charge de s'aboucher, à Paris, avec H-21 qui n'est autre que Mata-Hari. CZ-211 se promet de faire arrêter par les Français l'espionne hollandaise. Mais Mata-Hari reste sur ses gardes. CZ-211 réussit à gagner la confiance de H-21 et celle-ci l'invite à participer, à une nuit de débauche.

### CHAPITRE XXI (Suite.)

#### A LA RECHERCHE DE MATA-HARI.

Il va sans dire que la réunion avait un caractère tout à fait intime. Quelques amis de Mata-Hari qui aimaient à s'amuser avaient réussi, à coups de billets de banque et d'influences, à obtenir l'autorisation de s'assembler derrière les volets fermés et les portes closes du cabaret de nuit pour passer quelques heures joyeuses en compagnie de celle dont le désir les hantait tous.

Il y avait quelques Français, mais surtout des neutres : des Espagnols, des Sud-Américains. L'un de ceux-ci qui paraissait le plus exalté et qui faisait le plus de bruit me prit tout à coup par la taille en riant à perdre haleine. Mais entre deux mots galants, il m'avait murmuré à l'oreille :  
— CZ-211 !...

Sans marquer le moindre étonnement, je répondis du tac au tac à sa plaisanterie, et lui donnai une petite tape amicale sur la joue en disant :

— Bien entendu !...

Ce qui pouvait être interprété comme on voulait par tout le monde, mais comme moi je voulais par mon interlocuteur. C'était un homme de Durand.

Ce dernier m'expliqua plus tard qu'il avait choisi ce collaborateur pour son visage nettement argentin. De plus, l'homme avait appris la langue espagnole et pouvait à la rigueur passer pour un étranger. Il évitait de se

Elle comparut devant le 3<sup>e</sup> Conseil de guerre de Paris les 24 et 25 juillet 1917, après une minutieuse instruction de cinq mois.

Elle fut condamnée à mort le 25 juillet 1917, après un terrible réquisitoire du lieutenant Mornet. Elle fit appel, mais le 2 septembre le verdict était confirmé, malgré le dévouement de son défenseur, M<sup>e</sup> Edouard Clunet, un avocat d'âge déjà respectable qui s'était épris d'elle et plaïda en pleurant la cause de la misérable !

J'assistai naturellement à tous les débats. N'étais-je pas le principal, le plus important témoin à charge? Que de révélations effroyables au cours des séances ! Elles dépassaient l'imagination la plus osée.

Cette femme encore jeune, d'une beauté sensuelle et assez vulgaire, élégante, était une des espionnes les plus dangereuses, les plus cruelles qu'on eût pu imaginer. La première chose qui fut clairement établie fut la culpabilité sans rémission de Mata-Hari. Une femme neutre, trahissant les Français pour de l'argent. Aucune excuse... Ceci pour éviter qu'on en fit une héroïne. Les Français sont si chevaleresques !... Rien de comparable avec l'admirable miss Cavell qui, elle, avait sauvé des vies humaines au lieu d'en faire sacrifier...

Au fur et à mesure qu'avancait le procès, les révélations commencèrent à se faire jour. Son intimité plus que complète avec de hauts personnages français émut le gouvernement français au plus haut point. Il y eut des scandales dont parla toute la presse française à l'époque, et même quelques calomnies, notamment au sujet d'un ministre qui jamais n'approcha l'espionne.

Au point de vue militaire, Mata-Hari en avait fait dix fois plus qu'il n'en fallait pour mériter le poteau d'exécution. Elle avait fait échouer l'offensive française du printemps 1916 ; révélé à l'Allemagne des détails concernant la politique française intérieure, et fait torpiller des bateaux transportant des troupes au Maroc. A cette époque, le fameux service français de transport d'espions par avion en pays ennemi avait été quasi réduit à néant, après avoir rendu de précieux services. Cet échec, c'était à Mata-Hari qu'on le devait.

De nombreux pilotes — parmi lesquels le fameux V..., qui disparut dans un accident stupide après la guerre — s'étaient fait une spécialité d'emmener des agents secrets qu'ils laissaient en Belgique et en Alsace, durant la nuit, pour venir les reprendre au même endroit la nuit suivante ou quarante-huit heures plus tard, selon les ordres reçus. V... échappa aux Allemands. Mais d'autres courageux frères d'armes périrent...

Mata-Hari semblait porter un intérêt tout particulier aux aviateurs français. Elle l'admit sans difficulté, devant le président du tribunal, le colonel Sonprou, de la Garde Républicaine :

— N'avais-je pas le droit d'aimer l'aviation ?  
— Peut-être. Mais certainement pas le droit de la trahir. Et vous l'avez odieusement trahie !

Mata-Hari essaya de s'échapper par la tangente :

— La vérité était que j'aimais un aviateur russe, le colonel Marnoff, et que c'était pour le rejoindre que je me rendais si souvent au front !

— Vous mentez !... On vous a vue six soirs de suite à Nancy avec des commandants français, jamais avec un Russe !... Parlez-nous de Vittel, maintenant !

Mata-Hari ne répondit pas. Le président reprit :

— Vous aviez réussi à vous glisser dans le personnel d'un service de la Croix-Rouge. Et quand vous eûtes réuni suffisamment de renseignements, à votre goût, vous l'avez quitté, n'est-ce pas... Du reste, reprit le président d'une voix forte, je ne puis féliciter les autorités françaises d'avoir accepté les services d'une Hollandaise, alors que tant de compatriotes se seraient offerts volontiers !

Mata-Hari le fixait sans répondre. Elle avait prétexté s'être rendue à Vittel pour y soigner Marnoff blessé. Or, il avait été prouvé que le Russe, combattant sur le front français, n'avait jamais été blessé. En réalité, ce qui attirait l'espionne dans cette station thermale, c'était le centre d'aviation...

— Vous niez également, fit le juge, avoir communiqué avec les avions allemands au moyen d'un langage convenu qui se traduisait par l'étalage de certaines pièces de votre lining, sur le toit de l'hôpital de Vittel ?...

Vint enfin le moment pathétique. Celui où j'avais joué un rôle. Celui du message dans la voiture.

— Voici, messieurs les jurés ! s'écria le président, un document irrefutable, prodigieux de précision ! Voici un message écrit en langage clair — heureuse coïncidence ! — par Mata-Hari, autrement dite espionne allemande, immatriculée H-21, détaillant le nombre de pièces d'artillerie envoyées au front, entre Soissons et Reims !...

Mata-Hari bondit et se pencha en avant :

— Mensonge ! Calomnie !... C'est un faux !... On a imité mon écriture ! Je nie !... Je nie formellement !

— Malheureusement pour vous, il y avait deux témoins. Les voici !

Et le président désigna tour à tour l'agent secret et moi-même. Oh ! ce regard de Mata-Hari... Je le supportai avec défi, tête haute...

On en était maintenant aux relations de Mata-Hari avec le capitaine von Kroon, chef du service secret naval allemand à Madrid. On produisit un chèque de 15 000 pesetas, émis par le capitaine von Kroon et payable par le Comptoir d'Escompte à Paris, chèque qui devait être remis à Mata-Hari par l'intermédiaire de la chancellerie d'Amsterdam. Il était contresigné et approuvé par le chef suprême du service allemand, et à l'ordre de Mata-Hari.

— Qu'avez-vous à répondre? demanda-t-on à l'accusée.

— Ce chèque était pour récompenser mes faveurs personnelles... Rien d'autre ! déclara la courtisane, d'un ton hautain.

— Ah ! Très bien ! C'était le gouvernement allemand qui payait les nuits d'amours du capitaine von Kroon ?

— Et puis après?... Quoi d'impossible ?

— Quinze mille pesetas ?... Trente mille francs ? (La peseta valait deux francs à l'époque.) C'est beaucoup ce me semble pour... pour des caresses ?

— C'est mon prix. Je ne prends jamais moins cher !... affirma Mata-Hari avec un orgueil qui n'avait d'égal que son impudeur magistrale.

Elle adopta cyniquement ce système de défense pour justifier toutes les sommes reçues par elle.

La chose était possible après tout !... Mais le tribunal s'arrêta à l'hypothèse d'espionnage. Je crois, à la réflexion, que ce chèque — pièce à conviction si accablante — avait été fourni par le service secret allemand lui-même... Sur l'instigation du major Kallé, attaché militaire à Madrid, qui trouvait depuis longtemps Mata-Hari trop coûteuse en raison des renseignements souvent erronés qu'elle fournissait. Comprenez que Mata-Hari était perdue, les Teutons, sans scrupules, n'avaient qu'une hâte : qu'elle fût jugée et exécutée le plus vite possible afin d'éviter de trop compromettantes révélations qu'auraient fait naître un

procès tiré en longueur. Mata-Hari était abandonnée, même par ceux qu'elle avait servis... C'est du reste la règle habituelle du jeu.

Le pivot principal de l'accusation fut mon témoignage. Des experts en écritures examinèrent minutieusement le message. Leur décision fut unanime. Mata-Hari en était bien l'auteur. Deux heures plus tard, le verdict était rendu. *La mort*... Mata-Hari accueillit la sentence par des injures indignées à l'adresse des Français.

J'aurais pu assister à son exécution. Mais pas plus qu'à Vienne, le désir de pareil spectacle ne m'avait étreinte. Je sais néanmoins comment elle est morte. Je possède un rapport d'un témoin, le commandant Émile Massard, du quartier général des Invalides. C'était lui qui était chargé de conduire les espions de leur prison au lieu d'exécution. Il a « romancé » ces pénibles scènes, car il assista, de cette manière, à plus de vingt-sept mises à mort, hommes et femmes. Bolo Pacha, Duval, du *Bonnet Rouge*, Mata-Hari, une autre espionne de moindre importance, etc. Le seul qui eût tremblé devant le peloton fut Lenoir... Un lâche jusqu'au bout... Les autres moururent déceimement.

De toutes les versions de la mort de Mata-Hari, la plus exacte est incontestablement celle qu'en rapporte dans ses *Souvenirs d'un médecin des Prisons de Paris* le D<sup>r</sup> Bizard. C'est là, en effet, le récit d'un témoin précis, impartial, dont l'observation aiguë ne se laisse pas détourner de la simple vérité par un souci de pittoresque facile ou de romanesque faussement sentimental, tout à fait déplacé en l'occurrence.

Quand la date de l'exécution fut définitivement fixée au 5 octobre 1917, le capitaine Bouchardon, de la troisième cour martiale, téléphona au commandant Massard d'avoir à se tenir prêt pour le lendemain matin. Mata-Hari devait mourir à 6 h. 15.

Quatre automobiles furent commandées. Quatre destinées à aller chercher aux quatre coins de la capitale, en pleine nuit, divers personnages, dont l'avocat général, le colonel de la Garde Somprou, président du Conseil de guerre, le commandant Massard, etc., et la cinquième pour Mata-Hari.

Il était 4 h. 45 du matin. Quand les cinq autos arrivèrent dans la nuit noire, devant les portes de la prison Saint-Lazare, il y avait, au moins, une douzaine d'autres voitures qui attendaient déjà... Celles des journalistes pourvus de l'autorisation spéciale...

Mata-Hari avait fort bien dormi, car le D<sup>r</sup> Bizard, médecin de la prison, avait fait doubler la veille sa dose habituelle de chloral, pour que la dernière nuit fût paisible. Elle fut promptement debout pour recevoir ceux qui lui apportaient la fatale nouvelle. Elle écouta en silence, atterrée, car elle avait toujours cru qu'elle serait graciée. Enfin, elle balbutia plusieurs fois, hébétée : « Ce n'est pas possible, ce n'est pas possible ! » Pendant que la religieuse préposée à sa garde l'habillait, la stupeur de l'espionne fit place à une explosion de révolte et de haine contre « ces maudits Français » qui allaient la tuer... Puis, calmée par les exhortations de sœur Léonide, elle se poussa, coquette jusqu'au bout.

Contrairement à ce qu'on a raconté, Mata-Hari ne crut pas devoir arborer une tenue d'apparat pour marcher à la mort. Elle revêtit un élégant et sobre tailleur bleu marine orné de blanc, se coiffa d'un canotier et se ganta tranquillement. Auparavant, elle eût un suprême entretien avec le pasteur Arboux, ministre de sa religion, qui lui administra *in extremis* le sacrement du baptême.

Une légende parfaitement inexacte veut que M<sup>e</sup> Edouard Clunet, pour prolonger la vie de sa chère cliente, ait cherché à faire croire à une grossesse qui, en vertu de l'art. 27 du Code pénal, aurait ajourné l'exécution. En réalité, c'est uniquement pour obéir à la loi que le D<sup>r</sup> Socquet, médecin expert, posa à Mata-Hari la question traditionnelle qui doit être posée à toute condamnée à mort. Elle répondit en riant qu'il lui eût été bien difficile d'être enceinte... depuis le temps qu'elle était captive.

Lorsqu'elle fut prête, elle prit le bras de sœur Léonide (que journalistes et chroniqueurs nommaient avec un touchant ensemble « sœur Marie »). Alors le cortège se mit en route. Mata-Hari devait encore subir au greffe la formalité de la levée d'écron. Par la porte d'entrée, la danseuse aperçut la foule massée devant la prison et ricana : « Oh ! quelle affluence ! Quel succès ! »

Mata-Hari sollicita alors l'autorisation d'écrire trois lettres, qu'elle remit à M. Estachy, directeur de la prison.

Elle eut un pâle sourire, en recommandant :

— Surtout que l'on ne se trompe pas d'enveloppe ! Cela pourrait causer des drames domestiques...

Dans la cour, juste devant la porte de l'administration, attendait la voiture fatale. Le petit jour, un petit jour livide, commençait à balayer les ombres. Un gendarme tenait la portière ouverte... L'espionne y monta avec sœur Léonide et le pasteur Arboux.

On tira les stores pour cacher Mata-Hari aux yeux curieux et aux commentaires hostiles de la foule matinale. Le gendarme s'assit à côté du chauffeur. Les officiels montèrent dans la première automobile, et la procession sortit lentement de la prison.

On arriva à Vincennes. Le polygone. La Caponnière... Il y avait plus de mille hommes — fantassins, cavaliers, etc. — qui s'alignèrent sur trois faces, le quatrième côté du carré étant formé par la sinistre butte de tir, qui se profilait derrière le poteau d'exécution, un tronc d'arbre solidement planté dans le sol. Si ce poteau pouvait parler ! Que de sombres histoires ne conterait-il pas !

La voiture de Mata-Hari s'arrêta. Le pasteur en descendit, puis la condamnée. Elle se tourna vivement pour tendre la main à sœur Léonide. C'est au bras de la religieuse qu'elle se dirigea, elle-même, vers le poteau d'exécution.

Cette femme allait mourir !... Deux hommes s'avancèrent pour la soutenir. D'un geste hautain, elle les renvoya. Mata-Hari était maintenant devant les soldats. Un commandement retentit :

— Présentez... armes !

L'espionne se redressa et, majestueusement, comme si elle passait une revue donnée en son honneur, elle s'avança vers l'endroit d'où elle ne devait plus revenir. Les clairons sonnèrent. Plainte émouvante... A quoi pensait Mata-Hari ? Peut-être aux revues qu'elle avait vraiment présidées lorsque, accompagnée du Kronprinz, elle se trouvait à l'arrière des lignes allemandes. Elle sourit faiblement, et d'un signe de tête salua l'officier qui avait tiré son épée et se tenait, raide, au garde-à-vous.

Arrivée à dix mètres, environ, du poteau, elle s'arrêta net et, lâchant la main blanche, si blanche, de sœur Léonide qui l'avait accompagnée, elle recommanda à cette dernière :

— Je vous en supplie, ma sœur... Placez-vous là-bas, de manière que je puisse vous voir avant... avant le moment fatal... Oui, là-bas... Merci...

Un officier s'avança. Il lut la sentence d'une voix monotone et précipitée. Mata-Hari garda jusqu'au bout ce

merveilleux sang-froid qui devait devenir légendaire, et a gré tout.

Les douze hommes, ceux qui avaient été désignés pour l'exécution, sortirent des rangs et se placèrent en une seule ligne.

On procéda aux ultimes préparatifs. Malgré un geste de protestation, l'espionne fut attachée au poteau par une corde lâche.

Mais elle refusa nettement le bandeau de soie qu'on allait lui appliquer sur les yeux. Elle leva haut la tête et regarda avec assurance ceux qui allaient tirer. Le pasteur s'était éloigné. Un sous-officier, manifestement nerveux, la considéra quelques secondes, puis cria l'ordre préparatoire :

— Prêts ?...

Mata-Hari sourit pour la dernière fois. Elle tourna son visage affreusement pâle vers l'endroit où se trouvaient le pasteur, sœur Léonide et M<sup>e</sup> Clunet, bouleversés, tous priant à genoux, et leur envoya un suprême adieu du bras... Le commandement jaillit :

— Feu !...

Douze fusils partirent en même temps... Mata-Hari s'affaissa sur elle-même. Ses genoux tirèrent sa robe qui moula ses formes de danseuse... Elle tourna lentement sur elle-même, tout en continuant à s'écrouler.

Un sous-officier se précipita. Il regarda le corps immobile, semblant hésiter, puis, tout à coup, se pencha, plaça le canon d'un gros revolver d'ordonnance à son oreille et tira. Le coup de grâce !... C'était fini... Mata-Hari avait vécu. L'espionne avait payé sa dette à la France...

Les troupes défilèrent devant le cadavre, que nul ne réclama, pas même M<sup>e</sup> Clunet, son dernier adorateur. Un jeune soldat s'évanouit...

Légende encore, le détail romanesque rapporté par M. Massard, et suivant lequel « sœur Marie » ôta du doigt de la morte une bague que Mata-Hari l'aurait chargée de remettre à un mystérieux amant, en gage de suprême adieu. Sœur Léonide est formelle sur ce point. Marguerite Zelle ne portait aucune bague, et ne se serait pas permis de la charger d'une telle commission !

Tant pis pour les amateurs de sentimentalisme larmoyant. Mais il importe de détruire ces contes attendrissants, qui tendent à auréoler l'abjecte espionne de poésie amoureuse et de mystère. Non, Mata-Hari, en dépit des romanciers et des jobarts, ne fut jamais une héroïne digne d'inspirer d'émouvantes histoires. Elle fut uniquement une créature sans scrupules, sans idéal, dominée par une cupidité qui lui faisait accepter les plus basses besognes à condition qu'elles fussent profitables. Elle se fit espionne sans avoir l'excuse — elle Hollandaise ! — du patriotisme au non duquel tant d'agents secrets sacrifiaient sans gloire leur existence.

Par sa faute, ne l'oublions pas, des milliers de soldats périrent, une division française fut décimée en Champagne, des navires furent coulés, au nombre desquels plusieurs neutres, car ses informations n'étaient pas toujours exactes.

Mata-Hari n'a droit à aucune pitié. Elle a subi le sort que d'avance elle devait envisager et accepter, dès l'instant où elle consentait à servir l'Allemagne, moyennant un bon prix !

Arrivée à un âge où le seul commerce de ses charmes eût été menacé de faillite dans un avenir assez proche, la pseudo hindoue avait simplement trouvé une carrière nouvelle et rémunératrice, dont il lui fallait bien prévoir les risques !

## ÉPILOGUE

Après ce dernier exploit, il devenait indispensable que je disparusse complètement, afin de me faire oublier de mes ennemis. Telle était la rançon nécessaire au succès, dans les rangs des espions !

Sans doute, je pouvais encore me rendre utile, en soignant les blessés. Mais au fond de mon cœur, je gardais la nostalgie des mois d'action fiévreuse, de danger, d'obscur combat et de victoire. J'avais appris à chérir mon terrible métier. Sans doute, certains peuples — de race latine, en particulier — marquent un instinctif éloignement pour l'espionnage et ses héros anonymes, aux masques changeants... Mes lecteurs savent, à présent, quelles qualités psychologiques on exige de ces êtres, abandonnés à leur propre initiative sur un sol ennemi : prudence, perspicacité, à-propos, sang-froid, audace. Comme le disait si bien le lieutenant Pierre Desgranges, qui fut l'un des plus admirables espions économiques de la France : chez nous, il n'y a ni blessés, ni prisonniers. Rien que des morts ! En cas d'échec, l'espion est désavoué par ses chefs, traduit en cour martiale, exécuté...

Jusqu'à la fin des hostilités, je souffris de ma relative inaction autant que d'une disgrâce. Mais, peu à peu, mon goût de l'aventure s'apaisa, et je devins plus raisonnable. Peu après l'armistice, le théâtre me tenta de nouveau, et je revins à mes premières amours. Ah ! qu'ils me paraissent fades, mes tranquilles voyages de tournées, quand, les yeux mi-clos, j'évoquais mes « souvenirs de guerre » tandis que le roulement du train faisait entendre son bruit régulier ! L'ère des prouesses angossantes était révolue...

Maintenant, j'ai une quinzaine d'années de plus sur les épaules. Et si j'ai gardé le souvenir le plus ému de mon ardente jeunesse, je n'en suis pas moins, désormais, la plus paisible des rentières ! Dans ma retraite fleurie des environs de Londres, je reçois quelques visites amicales, au nombre desquelles, parfois, celle de cet officier anglais dont je facilitai la fuite de Berlin. Avec lui, au moins, je peux ressusciter en longues causeries ces heures terribles où l'on avait la sensation de « vivre double », peut-être parce que la mort pouvait surgir d'un instant à l'autre...

A toutes celles que pourrait tenter le récit d'exploits, je souhaite, du fond de l'âme, de n'avoir jamais l'occasion de les rééditer. Sans doute, il est exaltant, pour une femme, de servir son pays tout en satisfaisant sa soif du risque. Mais qu'est cette minime satisfaction d'amour-propre personnel, en regard de toute la tragique horreur d'un conflit mondial ? Moi-même, me serais-je jamais lancée aveuglément à travers tant d'aventures périlleuses, si j'avais connu, à l'âge où j'avais le droit d'y prétendre, le bonheur, le simple et profond bonheur, né d'un amour réciproque ou d'un paisible foyer ? Le danger me faisait oublier ma solitude, que rien ne pouvait combler... Je me suis retrouvée, au lendemain de la guerre, aussi seule qu'au départ.

Et je pense aujourd'hui que l'unique aventure désirable pour une femme, c'est précisément l'opiniâtre conquête de ce bonheur qui me fut refusé !

FIN.

CZ-211.

(Traduit et adapté de l'anglais par Henry Musnik.)



# POLICE MAGAZINE



### QUELQUES VICTIMES DU VAMPIRE DE DUSSELDORF

L'effroyable cynisme de Peter Kurten fait l'horreur du monde entier. Voici les photos de quelques-unes de ses victimes. De haut en bas, en commençant par la gauche : Maria Hahn (1), Rudolph Cheer (2), Elisabeth Derrier (3), Rosa Ohliger (4), Gertrude Albermann (5), Ida Reuter (6), Hubertine Meure (7), Maria Lappe (8).